

PER

E-419

BNQ

# Les écrits

**Claude Mathieu**

*Les livres, les pierres, le temps*

**Hélène Dorion**

*Les murs de la grotte*

**Claude Potvin**

*Nouvelles d'Indochine*

**Andrée Chédid**

*Le jardin perdu*

**Sylvie Dion**

*La charge de l'incendiaire*

**Madeleine Monette**

*L'arrivée*

**Gilles Archambault**

*Journal en mars*



# *les écrits*

MONTREAL 1996

87

# *les écrits*

Revue fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon

*Directeur :* Jean-Guy Pilon  
*Secrétaire de rédaction :* Louise Maheux-Forcier  
*Adjointe administrative :* Marie Beaulieu

*Conseil d'administration :* Jean-Pierre Duquette  
Jean-Louis Gagnon  
Jean-Guy Pilon  
Jean Royer  
Fernande Saint-Martin

*Conseil de rédaction :* Jacques Folch-Ribas  
Madeleine Gagnon  
Naïm Kattan  
Claude Lévesque  
Louise Maheux-Forcier  
Madeleine Ouellette-Michalska  
André Ricard

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec

Prix de chaque volume: 10,00 \$

Abonnement à trois volumes :

Individuel: 25,00 \$; Institutions et Étranger: 35,00 \$

## *les écrits*

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

*Le Conseil des arts du Canada  
et le Conseil des arts  
de la Communauté urbaine  
de Montréal ont subventionné  
cette publication.*

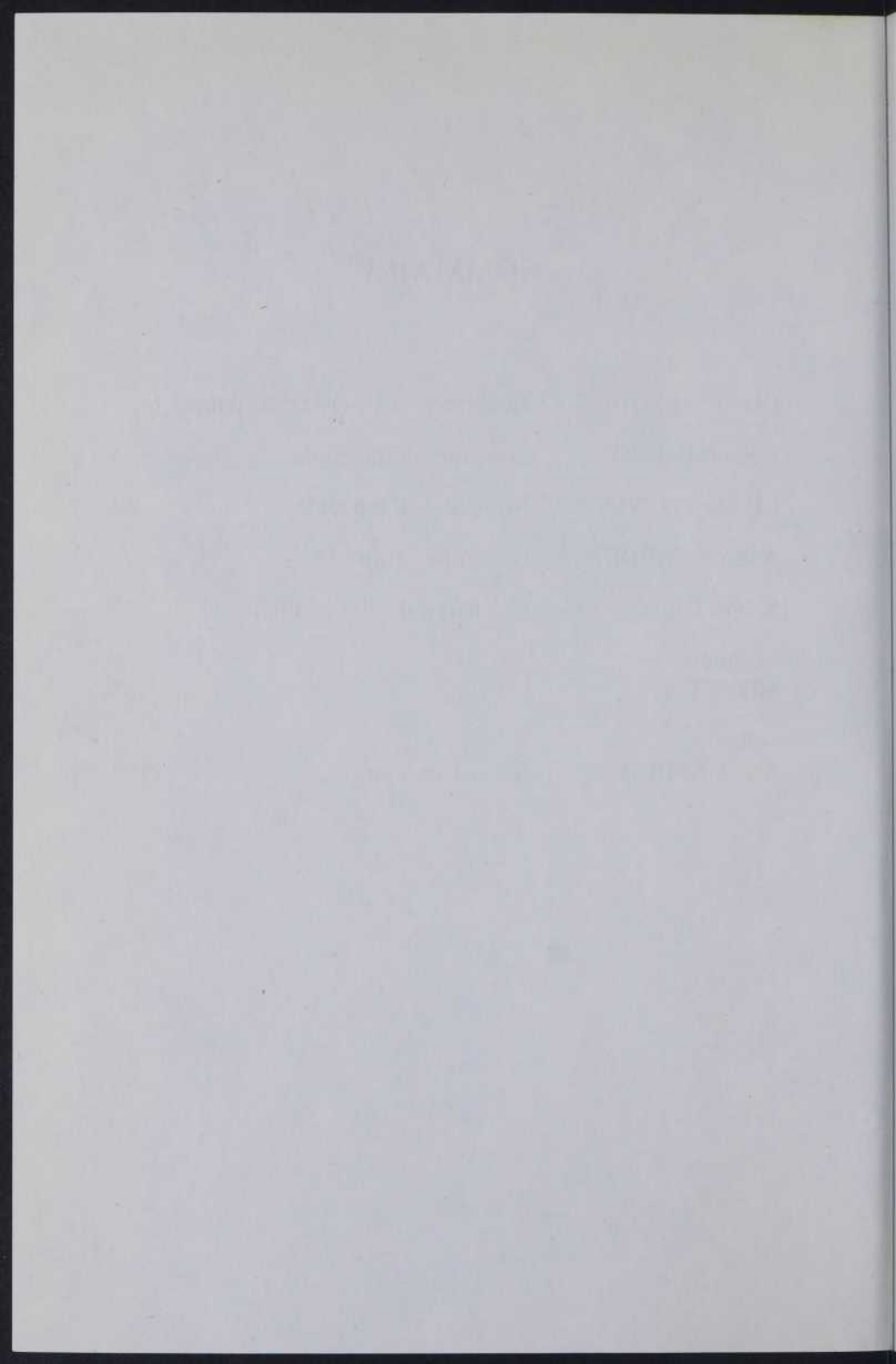
*Maquette de  
la couverture :*  
NANCY DESROSIERS

*Copyright ©, les écrits*

*Dépôt légal  
3<sup>e</sup> trimestre 1996  
Bibliothèque nationale  
du Québec  
Bibliothèque nationale  
du Canada  
ISSN 1200-7935*

## SOMMAIRE

Claude MATHIEU	Les livres, les pierres, le temps	5
Hélène DORION	Les murs de la grotte	45
Claude POTVIN	Nouvelles d'Indochine	53
Andrée CHEDID	Le jardin perdu	71
Sylvie DION	La charge de l'incendiaire	77
Madeleine MONETTE	L'arrivée	85
Gilles ARCHAMBAULT	Journal en mars	103



---

CLAUDE MATHIEU

*Les livres, les pierres, le temps*

ESSAI

*Claude Mathieu est injustement oublié. On ne pardonne pas facilement aux écrivains leurs silences. Mathieu est mort en 1985, vingt ans après la parution de La Mort exquise. Fin prosateur, homme de culture, il écrivait superbement avec la nonchalance feinte d'un dilettante. L'humour dont il était capable, et dont son roman Simone en déroute est l'illustration, voisinait toujours avec une inquiétante gravité. Les livres, les pierres, le temps a été retrouvé dans le petit nombre d'inédits qu'il nous a légués.*

G.A.

I

Cet appétit effréné de lectures, on voudrait qu'il résultât d'une vie intérieure trop active. Peut-être varie-t-il au contraire en fonction directe de l'absence qui règne en

nous et prouve-t-il de nouveau que la nature a horreur du vide. Ignorons-nous pourtant que combler cet insondable néant n'est pas moins impossible que de remplir un tonneau percé? Mais sans l'interminable aveuglement qui nous pousse à continuer la tâche de lire comme si la ténacité pouvait nous mener un jour à la fin de nos lectures et à notre plénitude, ce serait le désespoir.

\*

À constater l'attente qui nous trouble au bord des bons ouvrages, il faut avouer que nous devons y chercher quelque chose de si important qu'il dépasse sans doute l'auteur et le lecteur.

Il semble que nous cherchions le Livre, le livre parfait pour chacun de nous et qui serait chacun de nous, notre essence ou du moins notre symbole, le livre pour lequel nous vivons sans le savoir, mais que nous n'écrivons pas, ou que nous ne pouvons pas écrire.

Nous passons notre vie à lire, nous lisons notre vie, dans l'espoir de trouver le Livre, en devinant au fond de nous que nous ne le trouverons probablement jamais. Mais ce doute justement excuse notre illusion de lecteur ou notre renoncement d'auteur.

Si jamais chacun trouvait *son* Livre, ce serait la fin du monde.

\*

Dans les livres, nous cherchons un certain ton qui est une chose indéfinissable. Il réside autant dans la façon de

ponctuer que dans la vibration de l'esprit particulière à chaque auteur, autant dans la chose dite que dans les mots, que dans leur choix et dans leur ordre, dans leur sens propre, dans le sens que leur donne l'écrivain, dans le sens qu'ils acquièrent selon les mots de leur entourage. Le ton se définit mal parce qu'il relève plus de l'impondérable que du raisonnement discursif. C'est peut-être un tempérament, une qualité d'âme ou tout simplement un individu qui, unique et irremplaçable comme tel, a écrit ce qu'aucun autre n'aurait pu écrire à sa place, n'étant pas lui.

Si je ne peux mieux préciser le ton que je cherche et que j'aime, du moins je sais le reconnaître. Quand lui et moi nous rencontrons, ou plutôt quand il rencontre en moi cette secrète parenté qui l'attendait et qu'il attendait, il se fait une sorte de soudure; le livre et moi, nous avons réciproquement trouvé en nous quelque ressemblance qui nous destinait l'un à l'autre de temps immémorial. Une fois unis, nous sommes heureux.

Chaque œuvre possède un ton particulier, mais diversement perceptible par chaque œil qui lit. La grande œuvre se définit justement par un ton qui, sans jamais cesser d'être lui-même, se nuance à l'infini selon les lecteurs et selon les temps. Le lecteur crée à mesure le livre.

Que nous portions la toge, le pourpoint ou le tricot à col roulé, le ton que j'aime me reconnaît et je le reconnais aussi. Le temps, la langue ni l'espace n'arrivent en théorie à former des murs qui puissent nous défendre de nous retrouver et de nous unir, car notre dénominateur commun a plus de force que bien des empêchements.

On nie ainsi tout ce qui sépare d'habitude. Ou du moins avons-nous dans le temps et dans l'espace des relais

qui nous permettent cette illusion ou cette certitude. Nos auteurs deviennent littéralement nos contemporains; il se réunit autour de nous et avec nous, de notre temps à nous, une compagnie d'âmes qui nous aiment et que nous aimons. Se rejoignant au-dessus de l'espace, du temps et de la mort, elles forment une chaîne vivante faite d'une seule âme heureuse qui se prolonge à travers les siècles et qui se répand à travers le monde jusqu'à moi, l'un des derniers maillons ouverts pour attendre la suite.

Les chefs-d'œuvre classés ne nous atteignent pas toujours de cette façon. Peut-être savons-nous trop ce qui nous y attend; peut-être nous en a-t-on tant et si bien parlé qu'il nous semble superflu d'aller y voir de plus près. Ce sont souvent les œuvres dites mineures, prenons-en notre parti, qui nous parlent le langage inimitable. Au sens le plus strict, nous redonnons la vie à tel petit auteur dont le livre était mort depuis deux cents ans sur un rayon de bibliothèque. À le faire ensemble pour le même écrivain, nous sommes peut-être cinquante actuellement dans l'univers; comme j'aimerais connaître mes quarante-neuf compagnons d'âme et les aimer aussi!

Nous sommes toujours à l'affût du ton que nous aimons, une seule phrase qui fait mouche nous pousse à espérer de son auteur monts et merveilles. On ne saurait dire le frémissement qui nous atteint au soupçon que nous plaira tel écrivain vers lequel nous a orientés une citation lue au hasard ou l'éloge de qui sent d'habitude un peu comme nous. Nous n'avons de cesse alors que nous n'ayions tout lu notre nouvel auteur, de peur de rater la page sur mille qui nous rendra heureux et dont le ton ineffable justifie l'effort de lire les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres. C'est une

quête sans fin, en dehors de tout préjugé d'histoire littéraire, car les historiens nous ont peut-être trompés, ou mieux, le ton qu'ils aimaient et cherchaient n'avait rien de commun avec le nôtre. Tous les étages de la littérature reçoivent notre visite et subissent notre interrogatoire. S'accroissent bientôt des textes qui, peut-être, par une litote ou par un trait désinvolte... Il s'y coudoie des ouvrages de tous les temps et de bien des langues, des chefs-d'œuvre et des livres que certains bons esprits estiment manqués. Puis, après l'enquête préliminaire, le procès de tout cela qu'à première vue nous avons pensé pouvoir nous plaire. Le tri épargne peu d'œuvres ou de phrases. Mais ce peu est pour chacun de nous admirable. Et il s'y coudoie encore des ouvrages de tous les temps et de bien des langues, des chefs-d'œuvre et des livres que certains bons esprits estiment manqués.

Nous n'obtenons pas souvent la révélation attendue. Mais le passage qui nous a alertés trompe rarement tout à fait. Et si la révélation n'est pas entière, notre déception ne l'est pas plus. Car qui a écrit ce passage est, s'il vit de nos jours, capable d'autres encore et de plus parfaits; il mérite notre espoir et notre confiance; nous attendons désormais son prochain livre où nous chercherons de nouveau la toison d'or ou la pierre philosophale. Si notre auteur est mort, nous fouillerons jusqu'à sa correspondance. Et nous sommes toujours sur le bord de la révélation...

Sans jamais y accéder, il va sans dire. Car la ressemblance entre un tel et moi ne serait complète que par une sorte de métempsychose ou d'identité. Cette impossibilité ne lasse pourtant pas nos recherches. Il arrive d'ailleurs que nous soyons si près de la révélation, il arrive que la ressemblance soit si proche de l'identité...

S'il est vain de tenter, d'après une seule œuvre que j'aime, la définition du ton que je cherche et qui me cherche, il le serait aussi de le tenter en alignant plusieurs noms de livres et d'écrivains. Une telle nomenclature égarerait par une disparate inquiétante.

Mais si, après toute une vie d'effort, j'arrivais, découpant et transcrivant, à réunir dans une longue suite de cahiers, qui seraient ma suprême anthologie à moi seul, toutes les œuvres, tous les passages, toutes les phrases, tous les mots, toutes les virgules dont je sais ou ne sais pas qu'ils m'atteignent; si je pouvais ensuite extraire de ce total essentiel la constante, celle-ci ferait la lumière sur le ton que je cherche et serait peut-être si proche de moi, serait peut-être tellement identique à moi et enfin tellement moi qu'à cause de cette rencontre sacrilège je serais sans doute foudroyé sur-le-champ.

## II

Reste peut-être d'anciens principes d'urbanisme, ou souvenir de groupes corporatifs, ou encore circonstances de commodité et d'économie, certains quartiers de certaines villes constituent les fiefs de l'imprimé et englobent dans leurs frontières tous ceux qui le font ou qui en vivent: papetiers, éditeurs, relieurs, imprimeurs, bureaux de journaux et de revues, bibliothèques, libraires, etc. C'est là que naissent les beaux livres neufs, mais c'est là aussi que commencent à mourir aux étalages des bouquinistes les vieux livres accumulés, empilés par terre en colonnes croulantes,

débordant jusqu'aux trottoirs où ils se répandent sous les auvents et embarrassent les pieds des promeneurs. Et c'est dans les mêmes quartiers que certains livres mourront à jamais, écrasés sous le pilon qui détruit certainement de la pensée humaine irremplaçable, probablement des chefs-d'œuvre et peut-être le Livre.

On entre dans ce royaume les narines ouvertes par une odeur qui l'emporte sur le vent et le plein air, celle du papier et de l'encre, odeur fade et parfois vinaigrée des livres qui sortent des presses ; par l'odeur agaçante et poussiéreuse des vieux livres aux jours de temps sec ; par l'odeur de légère moisissure semblable à celle de pommes qui fermentent un peu, des bouquins que l'humidité tache de rousseurs.

Ceux qui errent par goût dans ces quartiers ne le font pas impunément. Leur cœur s'émeut, une sorte de grande folie les soulève, ils ressentent une impérieuse ivresse ; peu à peu ils subiront la contagion d'un microbe pernicieux qui les poussera à d'inlassables recherches, car ils seront envahis d'un inaltérable espoir à l'idée que, peut-être, dans l'un de ces livres dont les tas s'écroulent au pied des éventaires, se cache le secret.

C'est la même ivresse qu'on ressent, la même odeur qu'on respire dans les grandes bibliothèques où l'on se trouve heureux et protégé, où l'on étouffe délicieusement, où l'on frissonne de joie et de terreur à la vue de tous ces livres qu'il faut lire au cas où...

\*

En quel endroit échoueront les livres de ma bibliothèque après ma mort ? Et cinquante ans, cent ans plus tard,

dans quelles mains passeront-ils? Qui lira mon exemplaire de Larbaud? L'aimera-t-on autant que moi?

Et dans mille ans?

Peu d'objets voyagent de façon aussi illimitée et rapide dans l'espace et dans le temps, voyagent selon des trajets si fantasques, que les livres d'occasion.

Bien sûr, on sait que les livres anciens et précieux, les éditions rares et les beaux ouvrages modernes que laisse à sa mort l'homme de goût et d'argent ne feront qu'enrichir les bibliothèques publiques ou qu'alimenter les ventes à l'enchère fréquentées des amateurs.

Mais que deviendra la bibliothèque de l'homme à qui ses petits moyens ont permis peu d'acquisitions précieuses mais seulement l'achat de bons livres en éditions ordinaires?

Léguée à des parents et à des amis curieux de livres, elle subira bien des ravages; chaque héritier y puisera selon ses convoitises, dérangeant, fouillant, contestant, puis quittant le reste aux hasards d'un destin compliqué.

Ce reste moisira dans une cave ou séchera dans un grenier jusqu'à ce que, déménageant, l'on renonce à traîner avec soi ce vieux papier et que l'on prenne le parti de téléphoner à un bouquiniste qui en donnera peut-être quelques sous. Il saura trouver, lui, des acheteurs aux bons ouvrages qui ont été dédaignés et ne fera pas la moue sur les sept volumes du *Manuel d'archéologie gallo-romaine*. À partir de la librairie d'occasion, mes livres emprunteront des chemins imprévisibles, se dirigeant vers les quatre points cardinaux à des rythmes divers, s'arrêtant chez des lecteurs qui peut-être en auront soin ou chez des étudiants trop désargentés pour s'offrir des livres neufs. Comme je souhaite que

certain de mes livres, repéré dans le catalogue d'un bouquiniste, fasse envie à un amateur qui cherchait justement celui-là pour ses travaux, sa curiosité ou son plaisir, comme je souhaite qu'il se le procure et qu'il l'aime !

Chez qui passera chacun de mes livres à la prochaine étape ? Certains seront donnés à un cousin qui aime bien la lecture, certains seront revendus ; d'autres, en moins bon état, serviront à matelasser les envois d'un libraire, car la fragilité et le mauvais papier de nos brochures doivent vite les condamner à de semblables usages.

Et ensuite ? On pressent une pyramide dont la base s'élargit avec une prodigieuse rapidité si l'on considère que mes livres, après n'avoir été qu'un seul ensemble, se divisent et que chaque unité passe de mains en mains. Cette progression dépasse bientôt le champ de la raison qui ne peut plus la contenir et provoque une sorte de vertige. Toutefois, après cent années, il y aura sûrement un Libanais sous ses forêts de cèdres, un Argentin dans son hacienda qui liront de mes livres.

Et peut-être sera-ce mon Stendhal à moi qui, protégé par quelque hasard, survivra au désastre atomique ? Mais y aura-t-il quelqu'un pour le lire ?

\*

Selon une mauvaise habitude qui n'a guère dépassé mes dix-neuf ans, certains de mes plus vieux bouquins portent mon nom. Dans quelques générations, un acheteur chez le bouquiniste ou une bonne faisant le rangement d'une cave se demanderont peut-être de moi avec tendresse — je le souhaite — qui était cet homme qui possédait des

livres si démodés et en si mauvais état, ce qu'il faisait, ce qu'il aimait, s'il a laissé de sa vie autre chose que ce nom.

C'est une humble manière de durer que je ne dédaigne pas.

Ainsi me fait rêver le chemin parcouru par les *Lettres de Dupaty sur l'Italie en 1785* dont j'ai acheté d'occasion un modeste exemplaire in-seize délié demi-chagrin (faux) de 1835. S'il excite mon imagination, c'est qu'il est revêtu du sceau du Ministère de l'Intérieur qui le voue à l'usage de la « Sûreté générale, Préfecture de Police, Colportage ». Heureuse époque que celle où les gendarmes lisaient de tels livres !

Et vous, Jean Martinon, qui possédâtes avant moi les *Mémoires* de Madame de Staal de Launay, vivez-vous encore ? Vous devez avoir quitté notre terre pour vous être séparé de cet ouvrage. Je touche avec tendresse ces pages que vous avez touchées — et même salies — bien longtemps avant moi, quand je n'existais pas et que j'étais du néant, ou quand je n'étais qu'une ombre, qu'un nuage au royaume des âmes. Je vous promets que, le livre qui porte votre nom, je le transmettrai avec le plus de soin possible à des gens capables de penser à vous comme je le fais et soucieux de conserver votre souvenir sur ce continent que vous ne connaissiez peut-être pas. Je me sens responsable en Amérique d'un peu de votre survie.

Il est touchant que cet objet, le livre, serve ainsi d'intermédiaire d'un siècle à l'autre et porte le nom de son maître jusqu'à nous qui pouvons rêver autant sur l'ouvrage lui-même que sur cette signature d'un autre âge. Puis, après nous, elle trouvera son chemin dans le temps et durera encore selon l'état du livre et le respect qu'on en aura. Elle

---

s'éteindra ensuite avec le bouquin en pièces qu'on brûlera sans vergogne. Beaucoup d'hommes n'ont pas même cette petite survie qui ne concerne pourtant qu'un nom et ne dépasse peut-être pas cent ans.

\*

J'ai le doux malheur de recevoir d'office quelques catalogues de livres rares et précieux. Les grands libraires qui m'en assurent le service, je les estime bien peu soucieux de leurs frais généraux, car jamais je n'ai pu, faute de fonds, les remercier par un achat; en revanche, il m'a été impossible d'abuser de leurs «Facilités de stationnement avec Disque» et de leur «Livraison gratuite à domicile dans Paris et Neuilly». Leurs listes toutefois me grisent, elles qui ne parlent que de grands papiers, d'exemplaires de tête sur Japon impérial, de cuivres, de suites en couleurs avec remarques, de manuscrits autographes, et qui contiennent des descriptions de reliures fabuleuses.

Si lire deux pages aussi capiteuses enivre, en lire trente inquiète.

Ainsi donc, un tel (ou ses héritiers) n'a pu continuer à aimer cette précieuse reliure pourtant gravée de son nom et qui protège, en plus d'un texte admirable admirablement imprimé et illustré, un envoi caressant et trois lettres manuscrites signées par l'auteur? On imagine de sombres partages ou quelque spéculation; des revers de fortune, de l'aberration; ou bien un soudain détachement des plus royales vanités.

Mais le livre précieux fait donc son chemin, aussi modestement que les brochures, à l'aide des catalogues pour

ventes postales? Et le nom de notre riche amateur, gravé à même la reliure, voyagera avec tout le confort qui lui est dû et avec, en plus, la grande sécurité que lui promettent un cuir si solide et un si bel ouvrage.

\*

Comment expliquer qu'un livre, comme le disent parfois mes catalogues, puisse devenir rarissime, voire unique? À cette mention, des romans complexes m'embrasent la tête. Pour cent exemplaires d'un tirage limité de 1815, j'invente cent destins dont chacun a plusieurs paliers que détermine la mort des propriétaires successifs. Si je pose par hypothèse que chaque exemplaire demeure en moyenne vingt-cinq ans aux mains du même amateur, mes cent destins se subdivisent, jusqu'à nos jours, en six cents sous-destins. Et après nous, la spéculation est infinie.

Quelques-uns de mes romans seraient courts, car bien des livres meurent tôt, victimes de la négligence. Ainsi, pour le cas qui nous occupe, quinze exemplaires ont de cette façon péri sous les assauts de la vermine, de l'humidité ou de son contraire, ou bien à cause de toits qui coulent. Cinq, tout simplement mal entretenus, se sont vite défaits et ont été jetés au feu.

Trente exemplaires du même tirage ont subi la destruction dans les exodes, les pillages et les bombardements d'au moins trois guerres, et vingt autres dans des incendies.

Les déménagements et emménagements en ont égaré trois.

Quinze ont disparus sans laisser de traces et l'imagination seule peut croire suivre leur piste. Certains ont peut-être embarrassé les greniers de quelques châteaux de

province; que les châtelains férus de chasse ne connaissent pas l'étendue de leurs biens condamne ces livres à une sorte de mort prématurée. D'autres dorment aux États-Unis sur les rayons de bibliothèques publiques ou paroissiales en attendant qu'on leur redonne la vie.

Oublié en Chine par un voyageur ou en Perse par Gobineau, un autre exemplaire a paru objet de curiosité fort restreinte aux gens du cru qui l'ont consenti aux écoliers pour qu'ils s'en fabriquent des chapeaux et des avions.

Et ainsi de suite.

Quant au dernier exemplaire connu, il s'exhibe dans les vitrines de mon libraire qui s'apprête à le vendre à une bibliothèque ou à un magnat du pétrole. Souhaitons qu'au jour de la décision un léger accident de la route mette le magnat en retard.

Et si tout à coup avait disparu de façon analogue et à jamais, le Livre?

\*

Les petits tirages risquent de ne donner naissance qu'à des livres mort-nés, Le livre en soi est si fragile qu'il ne dure qu'en jouant sur le double tableau des milliers d'exemplaires et des rééditions: il ne peut qu'en troupe affronter le temps avec quelque chance de victoire. Sinon, la passerelle qu'il doit lancer par-dessus les âges est bien peu solide.

Et le grand luxe des tirages à petit nombre, c'est justement cette précarité qu'il faut sans cesse soustraire aux menaces et dont il faut protéger la part de défi au temps qu'elle contient. C'est jouer gros jeu, même si le pari peut être excitant.

### III

Par un hasard paradoxal, il aura fallu que ce soit le christianisme qui prolonge le paganisme en nous transmettant la littérature latine. Sans l'ombre des monastères, sans des copistes dont la règle, par crainte de l'oisiveté, occupait les mains à transcrire des œuvres antiques, le fil aurait été rompu qui nous relie intellectuellement à nos ancêtres et des voix qui souvent nous touchent par leur ton se seraient tues à jamais comme si elles n'avaient jamais parlé. Sept cents ans de pensée humaine ne nous seraient pas connus directement et le monde ne montrerait pas aujourd'hui le même visage.

Pourtant, la quantité d'écrits que nous a légués l'Antiquité latine n'est guère encombrante et de l'effort scripturaire de tant de siècles le résultat ne risque pas de nous étouffer : même sans la perte de beaucoup de pages, on lirait relativement vite cette somme de livres et on pourrait facilement, sous forme compacte, les traîner avec soi en voyage.

C'est l'imprimerie qui, en pensant régénérer le monde, l'aura au contraire promis à la mort la plus certaine. On s'effraie à imaginer l'univers de papier imprimé sorti des presses depuis quatre cents ans et dont on tente toujours de conserver le plus possible. Non seulement la pensée y est immobilisée et préservée, mais les milliers d'exemplaires où elle se répète le sont aussi en grande partie. Qui connaît le calcul vertigineux des progressions peut craindre l'avenir.

Quand nous portons déjà un énorme fardeau de livres qui pèse sur notre pensée et sur nos épaules ; quand nous le multiplions sans cesse par des rééditions et par nos propres ouvrages que nous pouvons en outre fabriquer en

quantité de plus en plus grande en un temps de plus en plus restreint à cause de machines implacablement rapides et efficaces; quand l'idée nous vient que notre postérité pourra faire plus et mieux que nous encore, nous imaginons avec terreur que les hommes de l'an 2500 n'auront plus d'espace pour vivre ni de temps pour s'occuper d'autre chose que de la conservation des livres, et peut-être de leur lecture.

(Et nous ne parlons que des imprimés, passant sous silence toutes les archives publiques et privées: celles des grandes maisons, des états et des ministères, du commerce et de l'industrie, des sociétés savantes, des centres de documentation ou de recherches, des personnages importants ou des simples particuliers. Sait-on par exemple que le Musée McCord, comme d'autres musées sans doute, ici et ailleurs, recueille tous les papiers personnels qu'un chacun veut bien lui céder?)

Et avec une exemplaire minutie, nous ne cessons de contribuer à notre étouffement et à celui des hommes de l'avenir. Pour nous qui aimons les livres, c'est probablement de notre bibliothèque que nous prenons le plus de soin. Nos livres sont bien classés, entretenus, souvent protégés par des glaces qui leur épargnent la poussière. Fragiles, on les relie. Mais certains d'il y a quelques années vieillissent vite et mal. On en rachète de nouvelles éditions qu'on fait encore relier, ou bien l'on se procure de ces livres qu'on édite aujourd'hui sous des cartonnages ou des toiles multicolores et imprimés sur des papiers décents. C'est ainsi, avec nos soins et notre respect, avec de nombreuses rééditions et de grands tirages, que durent et s'accroissent des objets en soi si périssables.

Quand les livres à lire s'empilent sur nos tables sans que leur nombre réussisse à éteindre notre concupiscence devant les étalages des libraires; quand nos bibliothèques particulières s'étendent de plus en plus, rongéant toujours davantage notre espace vital; quand nous devons à mesure choisir des appartements plus grands, nous nous prenons à envier le lecteur cultivé du XVII<sup>e</sup> siècle pour l'étendue de son loisir et l'exiguïté de sa bibliothèque.

Des siècles de littérature s'accumulent derrière nous quand l'homme du XVII<sup>e</sup> ne fréquentait pas le Moyen Âge, guère le XVI<sup>e</sup> siècle. Le lecteur rougit aujourd'hui de ne pas bien posséder son Balzac; Racine pourtant ne l'avait pas lu; du reste, le veinard, il avait trois siècles de littérature de moins que nous à connaître. Les communications ont répandu les langues étrangères et les traductions; elles ont ouvert à notre curiosité les lettres orientales; et voici sur nos tables trente-six littératures dont Racine n'eut jamais vent, tout Racine qu'il était, et auxquelles se sont ajoutées depuis celles du Nouveau Monde.

Si, par-dessus le marché, il vient à l'esprit la somme grandissante des nouveautés dont nous submergent nos machines perfectionnées et la disparition progressive de l'analphabétisme, on se met à rêver à la vie érémitique, voire même à celle du bon sauvage, ou bien l'on envie Descartes devant son poêle et l'on regrette que rester chez soi à méditer et à lire ne suffise plus à nous rendre heureux.

Nous avons beau racheter en éditions compactes les œuvres trop étendues, nous avons beau nous défaire des livres inutiles, ce n'est qu'un déplacement car un livre ne se jette pas. Tel est le prestige de l'imprimé que ce qui s'y

trouve paraît plus précieux du fait même qu'il est imprimé : l'on confond d'instinct la fixation de la pensée avec sa vérité. Et les livres dont nous nous débarrassons sans les jeter vont accaparer chez d'autres l'espace qu'ils n'occupent plus chez nous, quand nous ne les empilons pas tout simplement dans les placards. Cette engeance pullule et prolifère pour notre plaisir sans doute, puisque nous nous y résignons et que nous y contribuons.

L'idée qui plaît tant à Borges d'une grande bibliothèque nationale éblouit et affole. Alimentée systématiquement par le dépôt légal, elle conserve en principe tout ce qui se publie dans son pays; elle s'enflera d'année en année de plus en plus de livres et engagera un personnel sans cesse croissant qui les recevra, les cotera, les classera, les rangera; qui leur injectera des piqûres contre les maladies et les parasites; qui les désinfectera et les guérira; qui les dépoussiérera et entretiendra leur royaume; qui maintiendra à grand renfort de technique des conditions constantes de température et d'humidité; qui soignera les papiers; qui nettoiera, cirera, polira les reliures; qui dressera des catalogues aussi nombreux qu'il existe de critères de classement, et le reste. De plus en plus riche et fréquentée, la Bibliothèque étendra ses tentacules, couvrira la ville, puis le pays tout entier pour ne plus laisser d'espace aux humains. Elle deviendra le monde et les hommes habiteront sous son aile. Ils se diviseront en deux catégories: ceux qui feront des livres et ceux qui leur donneront toutes les chances possibles de durer. La deuxième catégorie les dispensera peut-être à une troisième qui les lira. La Bibliothèque sera devenue non pas tant l'enregistrement du progrès humain que l'humanité elle-même. Qui n'aura pas fait un livre pour se transmettre n'aura pas

vécu. Les hommes de la Bibliothèque n'auront le goût ni le besoin de vivre autrement: la vie aura été tellement vécue avant eux! Du reste, la Bibliothèque sera la Vie. Et les hommes seront des livres.

\*

À penser ainsi, nous souhaitons malgré nous que le livre, cet objet tellement civilisé et qui a si peu changé depuis des siècles mais dont l'évolution de détail résulte de deux mille ans de pensée humaine, que le livre que nous aimons tant sentir dans notre main tel qu'il est aujourd'hui et que nous craignons d'imaginer sous un autre aspect, nous souhaitons malgré nous, pour l'amour de lui, qu'il devienne disque, microfiche ou ruban, à condition qu'il se fasse pardonner sa forme différente par un volume moindre et capable toutefois de contenir autant sinon plus.

Mais, le livre qu'on aime, si on le contemple, le caresse, le flaire autant qu'on le lit, le pourra-t-on pour une microfiche? L'homme de l'avenir (mais pas moi) trouvera sûrement le moyen de tomber amoureux de ses microfiches, dont le format du reste lui permettra de porter toujours ses préférées sur son cœur.

\*

Des guerres, des fléaux, des cataclysmes, des épidémies ravagent la terre et détruisent les monuments humains. Par centaines, par milliers, des hommes en meurent. Mais les livres durent.

La protection des livres et des œuvres d'art en temps de guerre déploie une ingéniosité et des capitaux qui donnent le vertige. On n'a pas plus de soin des hommes.

Tout cynisme mis à part, l'*Illiade* n'est-elle pas aussi importante que la guerre de Troie? Pourtant, fait non négligeable, des hommes y sont morts.

Regarder après coup le déroulement de cinq mille années change les perspectives. Le livre égale en importance le désastre concomitant. Peut-être parce que, lui, il a pu et peut encore durer quand l'homme ne le peut pas. Je vois bien qu'un héros dans un cataclysme sacrifie sa vie pour sauver une bibliothèque; ce n'est pas alors «Sauve qui peut» mais «Qu'on sauve ce qui le mérite, ce qui de toute façon a des chances d'aller plus loin que nous».

Accepter que d'autres, dans cinq mille ans, regardant aussi après coup, disent de nous la même chose, et de nos livres.

#### IV

Écrire, on ne sait plus trop ce que c'est, ni pourquoi on le fait, depuis que tant de personnes intelligentes ont tout dit. Qui n'écrit pas se trouve trop loin du fait d'écrire pour suffisamment nous éclairer. Et faut-il d'autre part attendre une grande lumière des interrogatoires d'écrivains? Leur métier est d'écrire et beaucoup d'entre eux déçoivent qui troquent la plume pour la parole; et si enfin ils écrivent sur l'écriture, ils ne diront souvent qu'un peu mieux, car leur défaut de recul entrave leur lucidité, à de rares exceptions

près, qui du reste font plutôt partie de la troupe des intellectuels que de celle des créateurs.

Si ce dilemme nous invite au silence, il nous est permis cependant de constater qu'écrire paraît assez nécessaire pour que certains y consomment littéralement leur vie. Même sous les bombes, des hommes pensent aux livres qu'ils ont à faire et qu'eux seuls peuvent faire; c'est pour cette raison uniquement qu'ils tenteront de survivre, et ce qu'ils sauveront du désastre c'est leur œuvre bien plus qu'eux-mêmes; sans elle, la vie ou la mort leur serait égal. Ce sont eux qui, en d'autres temps, consentent à des misères de toutes sortes, qui acceptent que leur vie, ce bien pourtant unique et le plus précieux de tous, s'altère jusqu'en une infra-vie, comptant cela pour peu en comparaison du livre qu'ils écrivent ou préparent et qui leur donnera peut-être une sur-vie de l'ordre des millénaires.

Pourtant les journaux, mémoires, carnets et correspondances d'écrivains montrent l'exercice d'écrire comme désespérément difficile et décevant. Pour certains cas extrêmes où l'âme et la plume souffrent de paralysie, on regrette par humanité que n'ait pas été aussi paralysée l'obsession d'écrire: Flaubert, par exemple, n'aurait pas alors passé chaque moment de sa vie, jusqu'à l'épuisement physique et mental, à se battre corps et âme avec les mots.

Comment admettre alors ce besoin quand il comporte de telles tortures? Et comment le comprendre quand écrire s'entoure de tant de mystère et que n'en apparaissent au jour que des accidents, comme sa nécessité et sa difficulté, comme la déception devant la chose une fois écrite?

À ne regarder que les faits visibles et à ne pas inventer des mobiles possibles pour remplacer les vrais que nous

ne connaissons pas, à regarder du côté du résultat — de l'*après* — et non du côté des causes — de l'*avant* — on serait tenté de voir dans l'acte d'écrire une suprême entreprise de compensation qui veut racheter tout ce qui dans l'homme ne va pas : au niveau personnel, combler misères, malheurs, déceptions, insuffisances en les dépassant et en les métamorphosant en « un peu de prose française » ; au niveau d'autrui, tenter de faire parler le silence et de provoquer entre des êtres incapables de s'atteindre une communication essentielle ; au niveau de l'espèce, vaincre le temps et la mort.

\*

On se demande bêtement si, sans ses malheurs, tel écrivain aurait écrit la même œuvre. Il n'aurait pas écrit du tout. Mais Nerval, par exemple, aurait-il eu le choix entre une vie comblée et la création littéraire, on aimerait paradoxalement qu'il ait opté pour le deuxième cas. De même il est facile pour la postérité de croire que les souffrances de Baudelaire comptent peu en regard de son œuvre. L'idéal serait que Baudelaire l'ait pensé aussi.

Un homme ressent-il le besoin et la capacité d'écrire qu'il a peut-être trouvé à ses maux un moyen, sinon de guérison, au moins d'apaisement. S'élevant malgré lui au-dessus de ses misères, les contemplant de haut, du point de vue de l'artiste, afin de choisir les mots et les formes qui leur conviendront, il s'en séparera en quelque sorte et s'en éloignera ; il lui sera permis ensuite de les transmuier en une œuvre écrite, en un objet, ce qui est leur enlever leur

existence de misères pour leur donner celle d'œuvre d'art, ce qui est presque s'en débarrasser en en faisant autre chose.

À moins que nos maux eux-mêmes ne se choisissent une expression et de cette manière se séparent un peu de nous.

\*

Les mots... Peut-être est-ce en eux aussi que réside un fragment d'explication. Écrire, c'est forcer les mots, qui décevront toujours comme tous les signes et tous les symboles, à exprimer l'indicible qui gît au fond de chaque individu et à le transmettre exactement à un autre pour s'en faire aimer. Tâche par définition vouée à l'échec, condamnée au moins à rester toujours en-deçà de son but, mais sans cesse poursuivie avec une touchante et aveugle illusion. Dialogue non pas de sourds, mais un peu dialogue à une voix, mais surtout monologue d'un être qui n'arrive pas à parler clairement à un autre, du reste anonyme, qui en plus l'entend mal.

Que l'œuvre écrite utilise des mots et contienne ainsi fatalement une bonne partie de discursif ne garantit pas qu'elle puisse être plus ni mieux comprise que le tableau ou la sculpture. Les mots au contraire, à cause de leur imperfection et de leur fausseté, la limitent et l'entravent. On se prend à envier le musicien qui n'a rien à dire, qui ne dit rien dans son quatuor que de la musique et qui atteint d'autant plus exactement son auditeur.

\*

---

La mort physique comporte moins d'horreur que la mort de l'esprit. Mais, immatérielle, la pensée vainc la mort et, belle en outre, elle a la possibilité d'acquérir la vie. On en vient à croire que la beauté n'est qu'une garantie supplémentaire de survie que se donne la pensée.

Qui a écrit ne meurt pas tout à fait. Et ce qui de lui ne meurt pas n'est pas le moins essentiel. En plus, si l'œil d'un lecteur le lui permet, il fera plus qu'échapper à la mort, il vivra.

Quiconque publie sera découvert un jour, dans un an, dans cent, dans mille. Publier crée un fait indestructible. Il est émouvant de penser que des siècles de mort ressusciteront sous l'œil d'un homme qui lit. Dans cinq cents ans, qui nous fera revivre en lisant nos écrits? Qui en aimera quelques phrases?

Écrire pour cet homme de l'avenir en qui nous mettons les plus ultimes de nos espérances ou pour l'érudit qui rajeunira de commentaires, gloses, notes, remarques, des ouvrages perdus dans la nuit des temps, à l'époque où l'on faisait encore les livres avec du papier et dont à peine quelques exemplaires, protégés par des bibliothèques publiques ou nationales, auront survécu à toutes les destructions.

Cet érudit nous émeut. Pour lui faciliter la tâche et lui parler plus intimement, nous serions tentés de lui préparer un dossier d'éclaircissements. Mais compter qu'en plus de nos œuvres leur dossier aille si loin dans le temps suppose beaucoup de témérité et abuse du destin.

À la trouver si souvent dans les préoccupations des Anciens, on arrive à ne voir plus que cliché dans leur énorme et naïve obsession de gloire. Mais s'arrête-t-on à la sentir un seul instant qu'on y rencontre une vérité si profonde qu'elle trouble jusqu'aux entrailles.

Inquiets de la sorte de survie spirituelle sur quoi ils pouvaient compter, ils ont choisi à leurs yeux le plus certain : survivre sur la terre dans la mémoire des générations à venir, ce qui avait du même coup l'avantage de forcer les Anciens à vivre le mieux possible puisqu'ils sentaient toujours fixé sur eux l'œil cruel de la postérité.

Il est touchant de constater qu'ils n'ont pas perdu leurs peines : la gloire qu'ils se sont souhaitée n'a pas failli à son rôle et leur a permis de nous atteindre, nous qui les transmettrons à notre tour à notre postérité, si tant est qu'ils ne puissent y arriver par eux-mêmes et par leurs œuvres.

Les Anciens ont si bien compris que l'écriture peut durer qu'ils n'ont cessé de se faire chanter par des historiens et par des poètes à gages dont la tâche consistait tout simplement à les immortaliser. Pour Cicéron, les grands hommes et leurs actions, si éclatantes soient-elles, ne sont impérissables que si la littérature peut leur faire traverser les âges. Il y a là du bon sens : l'action qui n'a pas de témoin n'existe pas ; sans *Illiade* il n'y aurait pas de bravoure d'Achille. Et les Grecs assiégeant Troie n'ont pas hésité à préférer à une vie terrestre prolongée de trente ans un éloge vivant encore après trois millénaires. C'est préférer une survie à une vie, une mort vivante à une vie qui ressemble beaucoup à la mort.

Dans un poème célèbre pour son orgueil hautain, Horace montre pourtant aussi dans quelques vers assez

d'humilité. Celle-ci ne réside pas en ce qu'Horace limite la durée de son œuvre à la durée de Rome, car chez lui le bon patriote ne fait guère de distinction entre la durée de Rome et l'immortalité. Mais où elle se manifeste, c'est implicitement dans le même passage du poète qui borne son auditoire à celui du latin et des provinces romanisées. Il aura gagné son pari d'immortalité au-delà de toutes ses espérances : même si, comme il l'avait prophétisé, Rome malgré sa chute continue sa carrière de Ville Éternelle, sous d'autres enseignes il est vrai, Horace a dépassé les frontières du latin en se faisant lire aujourd'hui par des provinces non conquises et en fin de compte par tout l'Occident ; en atteignant d'immenses et nouvelles terres dont il ne pouvait seulement pas soupçonner l'existence ; en se rendant jusqu'à des époques où le latin est mort et dans lesquelles le populaire le comprend par des traductions en langues barbares.

C'est là un bel exemple d'œuvre qui fonce à travers deux mille ans, qui s'y trouve des routes et des points d'arrivée imprévisibles à son auteur.

\*

Et nous ?

Si dans l'Antiquité action et écriture souvent se dissocient, pour beaucoup d'écrivains aujourd'hui elles se confondent. Par une sorte d'alexandrinisme qu'un passé littéraire de plus de deux mille ans a formé pour nous, victimes irresponsables, et qu'à ce chef nous ne pouvons pas ne pas prendre au sérieux sinon au tragique, l'écriture s'est faite fin en soi et action suprême, nous apparaît ornée des attributs d'un sacerdoce et capable de durer par et pour

elle-même. Et ce n'est pas tellement faux si l'on songe à notre soin de conserver nos livres et de les transmettre à l'avenir. Plus encore, il semble que nous assistions à un nouveau byzantinisme : nous ne nous préoccupons pas moins de nos créations que de leurs préliminaires et que de leurs mécanismes ; nous publions et confions au temps dans l'espoir qu'ils en viennent à bout les journaux de nos œuvres, les films de nos films, les romans de nos romans.

Ce ne serait pas tant nos créations et leur durée qui importent à nos yeux que leur enfantement, ou que nous-mêmes en fin de compte ? Au fond, c'est l'homme qui veut survivre et, dans les œuvres du passé, c'est sa trace que nous cherchons. Encore que nous soient parvenues l'*Iliade* et l'*Odyssee*, nous cherchons toujours Homère.

\*

Et nous ajoutons notre petite page au monceau d'imprimés qui nous menace.

Nous nous mettons à notre table, en proie au vertige du papier blanc, comme en face d'une tâche sacrée. Nous sommes nerveux et tendus, trempés d'émotion, nous sommes indiciblement malheureux, nous pleurerions à cause de notre impuissance devant la feuille de papier, obstacle plus insurmontable qu'une muraille de Chine.

Le moindre prétexte à distraction, nous l'appelons de toute notre âme. Si le téléphone pouvait sonner ! C'est alors qu'il faut nous lever pour redresser un tableau ou que l'on ressent tout à coup la faim, la soif. Des tâches ennuyeuses longtemps négligées, toujours remises, nous requièrent soudain avec urgence : si désagréables soient-elles, elles nous sourient plus qu'écrire. Et nous allons faire polir

nos souliers ou nous courons chez le coiffeur. Ou nous répondons à des lettres qui patientaient depuis des semaines. Ou nous époussetons et reclassons tous nos livres.

Puis nous nous remettons à notre table en tremblant. Nous renonçons soudain avec une effroyable mauvaise conscience qui nous talonnera toute la journée et qui nous gâtera nos plaisirs, sans qu'arrive à l'apaiser le *Demain, j'écrirai je le jure*. Le lendemain, la même peur panique s'empare de nous à la vue du papier à noircir.

Et cela jusqu'au jour où nous nous lancerons tête baissée dans l'aventure, avec un immense soulagement. Mais ce ne sera pas pour autant la fin de nos souffrances car commencera alors la bataille désespérée avec les mots dont la résistance dépasse celle de la pierre. Et ce seront vingt pages dont il ne restera que deux, la phrase que nous récrierons dix fois, le texte que nous ne cesserons de transcrire, dont nous modifierons un peu chaque fois l'ordre des parties, que nous corrigerons et émonderons sans arrêt, jusqu'à un ridicule désespoir.

Et tout cela pour que, *peut-être*, trois phrases durent. On ne sait pas, malgré la bénédiction ou le reniement des contemporains dont l'avis compte peu dans cette sorte d'aventure. Le drame, c'est justement que nous ne pourrions jamais savoir si nous avons lâché la proie pour l'ombre.

## V

Liée à du papier, la civilisation est à la merci d'un support bien périssable. L'homme n'a pourtant pas trouvé

mieux pour se survivre. Il a sans doute obscurément compté sur l'aide des générations futures pour la conservation de sa pensée et, par le fait même, pour la conservation de la leur propre. Il ne l'a pas fait en vain. Car c'est l'écrit qui forme le lien entre les époques et non pas la filiation physique; chaque être recommence la vie à neuf, mais ne recommence pas la pensée. C'est l'écrit qui permet à Pascal de dire : *Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement*, et à Fontenelle : *Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédents; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là.*

On a beau ressentir du vertige à la pensée de tous les hasards dont les écritures peuvent devenir les victimes, on a beau imaginer les forces de destruction qui s'attaquent à tant de fragilité, il faut admirer que ne soit pas toujours perdu le combat qui oppose copistes, imprimeurs, bibliothécaires à tout ce qui entrave la survie du papier. C'est la lutte contre la mort des choses, contre le temps.

L'inégalité du combat fait que le vaincu est souvent le même. D'après la somme des écrits qui nous sont parvenus d'une époque donnée, d'après le compte des risques de survie et des risques de destruction, un mathématicien habile au calcul des probabilités et aux extrapolations pourrait sans doute évaluer la quantité des écrits perdus de la même époque. Ceux-ci contenaient peut-être des messages souverains et des solutions à des problèmes qui nous préoccupent sans que nous sachions qu'ils ont été jadis résolus. Songeons à Copernic qui redécouvra ce qu'Aristarque de Samos avait découvert quelque dix siècles avant lui.

\*

Les Anciens ont ressenti tant de frayeur devant les risques de l'aventure à laquelle ils confiaient leur pensée qu'ils ont volontiers usé de la pierre.

Dans leur ambition d'éternité, les Romains surtout ont élevé à son plus haut point l'art de faire parler le minéral. Leurs lapicides y ont taillé des lettres de forme admirable d'une gravure très précise, que des points réunissent en mots et en abréviations sonores, symboles immuables des fastes latins. L'importance et la somptuosité du texte voulaient parfois que la gravure fût suffisamment profonde pour qu'on pût la combler de caractères de métal précieux. Ces lettres ont paru assez nobles et éloquents pour servir jusqu'à nos jours de majuscules.

Des princes désireux d'assurer à leurs paroles les plus grandes chances de survie et la plus vaste publicité ont dicté ces messages officiels qui clament encore à l'univers les volontés du Peuple-Roi. Autant que les ruines d'édifices gigantesques, plus qu'une littérature pourtant très riche, plus que les hauts faits connus par l'histoire, ce sont quatre lettres, S.P.Q.R., à peine rongées par le temps et, du fronton qu'elles signent, dominant des déserts et des villes, ou c'est la liste des généalogies et des titulatures impériales déroulant leur cortège dans l'inscription d'un bloc de travertin, qui font le mieux sentir à l'âme la grandeur de Rome, et la hauteur de sa chute.

Sensible à la litote, Stendhal fut sensible au lachisme des pierres romaines. Habituellement peu portés à l'économie dans les autres domaines de l'expression, les Romains ont compris que la pierre ne dit que l'essentiel et

suggère le reste, qu'elle parle d'autant plus qu'elle dit moins.

Si Quincey affirme que, lui, il a *senti toute l'effrayante et solennelle sonorité, toute l'énergique représentation de la majesté du peuple romain dans ces deux mots : Consul Romanus*, il nous est permis de nous rallier de préférence à Charles Albert Cingria : *Je crois qu'il est inutile d'essayer de penser à quoi que ce soit de ce qui est romain si l'on ne se représente l'importance primordiale de cela d'inconnu dans notre culture et dans notre esthétique : les lettres. Ça ne sert à rien de les reproduire, ni aussi de les comprendre ou d'essayer de les faire comprendre. Leur beauté est beaucoup plus agissante si elles sont cassées, et s'il est impossible d'en deviner le sens. Il suffit qu'il ait existé, motivant la grosse et balbutiante intention de dire qui est si belle dans ce qu'ils ont élané, tracé qui est inimitable. Il faut avoir contemplé dans leur vraie odeur ces lettres et les syllabes pas séparées des mots de dieux et d'hommes et de dures femmes à chignons roux qui furent là au début de cette histoire qui est la vie simplement la vie de l'espèce humaine.*

Oui, sous la glorification d'un peuple, c'est bien plutôt une foule d'êtres humains, ce sont des hommes et de dures femmes à chignons roux, dont chacun se glorifie avec naïveté de ses actions aux yeux des passants. En effet, dans *ces éternelles lettres romaines*, comme dit Borges, on lit surtout l'attestation du travail individuel : un tel a construit ce temple, un tel a restauré cet édifice, un tel a refait cette route. Si la pierre sert alors à l'éloge d'un homme et à sa survie, elle les mêle souvent, il est vrai, à ceux de la collectivité, comme si l'individu liait son destin au destin, plus sûr

et plus durable, de l'Empire. En atteignant ses contemporains, chacun atteignait déjà plus ou moins consciemment une imprévisible postérité. Du reste, d'une façon très générale, en signant l'*Énéide*, la bataille de Zama, un temple, une borne milliaire, non seulement l'homme authentifie son activité et répand dans l'espace sa propre gloire, mais il s'assure en théorie un long présent.

Graver son nom sur une pierre peut favoriser le souvenir, soit; mais y ajouter des motifs d'admiration et le témoignage de services rendus à la communauté et à l'Empire, c'est au fond s'accorder une garantie supplémentaire de survie et enjoindre la postérité de se souvenir de soi. Et, dans une sorte de suspension du temps qui ressemble fort à son absence, le fronton de l'édifice romain ne cessera pas de dire : M.AGRIPPA L.F.COS.TERTIVM.FECIT.

\*

Le nom. Combien de Romains ne nous ont laissé d'eux que cela, gravé sur une pierre? Mais le nom participe si intimement à la personne nommée qu'on peut croire parfois qu'ils s'identifient et feindre de connaître cet homme qui fut il y a deux mille ans.

Ainsi ressuscitée, l'épigraphe nous émeut. Les inscriptions funéraires dont regorgent les recueils nous nomment des individus de tous les âges, de toutes les classes, de tous les métiers; autour de leur squelette notre cœur ajoute du sang et de la chair, de la vie. Sans cette stèle, saurions-nous que Domitius Tatianus a vécu, c'est-à-dire qu'il a regardé avec tendresse la femme aimée, qu'il a ressenti avec joie sur sa nuque la brûlure du soleil italique? Que la petite

Julia, pourtant si bonne élève, est morte à sept ans? Si nous ne savions qu'ils sont morts un jour, saurions-nous qu'ils ont un jour vécu? Tous les noms que nous livrent les épitaphes et dont le nombre compose une foule grouillante et bizarre nous empêchent de considérer désormais le passé comme un gouffre obscur; des visages nous y regardent que nous pouvons nommer et aimer. Les formules funèbres qui semblaient vides se remplissent soudain, les formules qui voulaient annoncer la mort se mettent paradoxalement à prouver la vie.

\*

Sur une pierre du Sun Life Building, il suffit de tracer distraitement des lettres pour qu'un jour, quand il n'y aura plus que décombres nivelés et enfouis, un nom surgisse au hasard de la terre et commence à revivre. Quand, dans mille ans, l'œuvre de Valéry sera à moitié perdue, on aura peut-être la surprise de trouver dans un monceau de débris recouverts par quinze pieds de sol nouveau un fragment de l'inscription que le poète rédigea pour le fronton du palais de Chaillot. Et dans cent ans à peine, on ne connaîtra peut-être pas tel écrivain par ses vingt ouvrages, mais par son nom inscrit sur sa pierre tombale ou par la dédicace que l'on lira dans l'ouvrage de l'un de ses amis.

\*

Couvrir les murs de graffiti engage un avenir incalculable. Graver son nom dans l'écorce des arbres ou sur des tables d'écolier, le peindre sur les rochers qui bordent la route des Laurentides, c'est prendre possession des objets,

mais c'est aussi lier son sort au leur. Et les objets, les pierres durent plus que les hommes. Car ils ne vivent pas. Faisons des objets, transformons notre vie en choses inanimées : dans leur inertie, elles résistent mieux au temps que nous qui vivons.

Pourquoi, seul dans son lit d'hôtel, à Pompéi, sur la cloison contre laquelle il se trouvait couché, un voyageur a-t-il gravé de l'ongle qu'il s'ennuyait de sa femme ? Pour mieux inscrire dans sa tête son ennui comme il l'inscrivait sur le mur ? Pour s'en débarrasser ? Pour qu'après lui un homme lise son message et en partage fraternellement la tristesse ? Pour qu'un autre homme après celui-là... Chaîne sans fin. Il n'aurait toutefois pas osé croire que la chaîne puisse se rendre jusqu'à nous et imaginer qu'on connaîtrait de lui, deux mille ans plus tard, ce moment de lassitude et de vie.

Restif a couvert de son journal intime les parapets de l'île Saint-Louis. De même Stendhal a répandu, en code, son autobiographie, et jusque sur sa ceinture.

Tout cela ne se pense que par rapport à quelqu'un qui lit, ne serait-ce que soi-même. Stendhal sur sa ceinture fait signe à une sorte de double de Stendhal qui devient le public, si peu vaste soit-il. Et, les faits le prouvent, le public peut par hasard devenir illimité.

## VI

Le passé nous fascine. Pour la première fois depuis des millénaires, des roches marquées par l'activité de

l'homme quittent le repos des profondeurs et voient soudain le jour. Vestiges civilisés ou primitifs, silex à peine dégrossis ou volutes de chapiteaux, villes entières ou ustensiles de cuisine, toute une vie secrète et ténébreuse sort du sol comme si pendant des siècles elle s'était continuée à notre insu sous les habitats modernes. Des villes désormais se développent non plus seulement en hauteur mais en profondeur et montrent leur histoire synthétisée en quelques strates de terrain; d'autres, royales par leur ancienneté mais malheureuses dans leur histoire, vivent sur les débris de neuf villes superposées.

Des techniques indiscrètes et efficaces nous permettent l'illusion de compter le temps à rebours. En retournant la terre, en exposant ses entrailles face au ciel, les hommes du vingtième siècle explorent le ventre maternel, peut-être dans le dessein inconscient de s'y réfugier pour rattraper leur enfance ou pour revenir à des époques moins menaçantes.

Comme le livre et l'inscription, comme les écritures, la pierre des monuments est un résultat de la vie et nous rattache au passé. Y a-t-il des mots plus émouvants que ceux de l'archéologue disant d'une pierre préhistorique qu'elle porte la trace de l'homme?

Mais les monuments et leurs pierres ne sont que de beaux muets. Du moins parlent-ils à l'âme plus qu'à l'esprit. Car ce qu'ils perdent en clarté, par rapport au langage inscrit sur le papier ou sur la pierre, ils le gagnent en évocation. Le motif sculpté d'une corniche écroulé avec son support se charge d'enseignement: ainsi donc un être humain un jour a vécu et accepté que l'œuvre de ses mains, placée au sommet de l'édifice, demeure invisible à l'œil et se fonde dans

l'ensemble; malgré le secret de son apport, il y a cru avec assez de conviction pour l'accomplir avec soin; il a cru au beau et au gratuit; devant ces débris qui furent un monument bâti avec l'obscur volonté de résister à l'usure et au temps, devant ces pierres désordonnées qu'un jour la pensée humaine a réunies et organisées en un seul tout, nous constatons l'échec, la chute, la ruine, le temps; nous pouvons nous attendrir sur cet humble motif sculpté qui prouve à la fois la fragilité de l'édifice et la résistance de son détail: quand le temple est à bas ou l'arcade crevée, chaque pierre continue fidèlement son existence de pierre; les objets les plus humbles et les plus simples donnent moins de prise à la destruction et à la cupidité.

Aucun texte ne pourra jamais dire ce qu'exprime une clef de voûte sculptée traînant dans les solitudes minérales de l'Atlas et qui peu à peu s'efface et devient lisse, qui se fait peu à peu sauvage et retrouve son destin de pierre parmi les pierres; le temps, semble-t-il, prend le parti de la barbarie contre celui de la civilisation: il n'a de cesse qu'il n'ait détruit ce que l'homme a fait des objets pour renvoyer ceux-ci à leur état de nature.

Les mots ne peuvent dire non plus ce que dit cette Victoire déchuë, toutes ailes ouvertes, couchée sur le dos dans le désert de Libye et à moitié recouverte de sable. Son image devrait se trouver à la fin des livres d'histoire pour leur servir de conclusion muette et désespérée.

Insérer le bout de ses doigts dans les entrelacs d'un reste d'architecture, y sentir la défaillance du ciseau ne se disent pas en paroles, j'imagine; se promener parmi les marbres tombés en désordre dont s'effritent les sculptures et dont les arêtes s'émoussent; sentir sous sa paume la chaleur

vivante qu'un soleil farouche accumule dans ces pierres depuis tant de siècles, palper ce que son ancêtre en toge a palpé deux mille ans avant soi, quand l'on n'était rien de rien et que la vie se vivait quand même, ce sont là clichés romantiques qui perdent tout à coup leur usure pour retrouver l'éblouissante nouveauté du vrai. Ce qu'on sent sous ses doigts, ce ne sont pas des pierres, mais de la vie et de la mort, puisqu'il faut bien accepter l'une avec l'autre.

Peut-être serions-nous déçus s'il nous était donné de voir ces édifices dans leur intégrité et leur jeunesse, dans leur éclat de carton-pâte. À tout le moins les préférons-nous en ruines, ruines qui semblent n'avoir jamais été que ruines et ne devoir être jamais que ruines immémoriales, immobiles, toujours pareilles à elles-mêmes. Ces ruines ne furent jamais que ruines, nous l'exigeons, il n'y a pas de temps qui passe.

Il faut que notre désespoir soit bien profond pour que nous inventions de toutes pièces un langage si prestigieux à ce qui n'est que débris, décombres, rebuts, déchets. Mais il faudrait aussi que nous soyons particulièrement démunis pour ne pas douter parfois de nos mensonges. L'exercice même de la vie ne nous permet aucune illusion. Du reste, des vingtaines de bons esprits, avec une lucidité variable, nous ont livré la leçon des ruines en de nobles cadences, avec une prolixité mélodieuse ou avec une déchirante désinvolture.

C'est le sort des objets, dont l'existence nous précède et nous dépasse, d'assumer notre désir de durer; nous investissons en eux tout un capital inemployé d'âme et de vie, et nous participons ainsi à l'immortel romantisme des lieux communs.

Mais conserver des ruines qui ne cessent pourtant de se dégrader d'heure en heure et de se faire encore plus ruines, tenter de prolonger leur état à tel instant de leur existence et d'immobiliser des choses dont le destin, comme le nôtre, est de passer, c'est feindre qu'on puisse au moins temporairement arrêter le temps, comme s'il suffisait en théorie, que les générations futures nous relèvent dans notre tâche de conservation pour que l'objet maintenant immuable suspende le cours des siècles et dure sans fin.

En fait c'est consumer beaucoup de vie à préserver sans succès beaucoup de mort.

Les pierres vieillissent de l'intérieur et nous réservent des surprises.

Un tremblement de terre, une nouvelle éruption, un bombardement peuvent encore rayer Pompéi d'un seul trait.

\*

De même, notre désir qu'un résultat quelconque témoigne dans mille ans de notre activité présente repose sur une illusion. Que nous fera donc cette survie ici-bas de notre pensée quand nous serons changés en terre? Chose curieuse et peut-être éloquente, c'est pendant que nous vivons que cela nous importe. Ne voudrions-nous pas seulement rassurer notre vie actuelle en lui trouvant à tout prix un prolongement?

Au fond, notre souci de postérité physique et intellectuelle manifeste aussi une erreur de perspective. Malgré nous, quand de telles pensées nous arrêtent, nous nous plaçons en même temps aujourd'hui et dans mille ans, au début et à un terme de l'aventure, auteurs d'aujourd'hui et lecteurs

de l'avenir. Ainsi, quand nous lisons les lettres de Stendhal, que nous nous émouvons de les lire en 1963 et que nous trouvons là un exemple de ce qu'il serait beau d'accomplir, nous nous mettons à la place de Stendhal tout en demeurant nous, lecteurs de 1963, pour constater l'œuvre de 1830. Inversement, quand nous écrivons en 1963 en espérant qu'en 2150 quelqu'un nous lira et peut-être avec plaisir, nous sommes ce lecteur de 2150 sans cesser pour autant d'être les auteurs de 1963.

C'est la grande erreur instinctive de ce qui vit et parce qu'il a conscience de sa vie, ne peut vraiment concevoir qu'il ne vivra plus à un certain moment. C'est à force de lucidité qu'on comprend les évidences. Nous arrivons avec peine à *sentir* que nous ne vivrons plus en 2150, que ce ne sera plus nous qui serons ici, mais d'autres, d'autres qui vivront et qui ne seront pas nous; nous, nous ne serons plus ici pour constater si les vivants se souviennent de nous et ce qu'ils penseront à notre sujet; nous n'en saurons jamais rien et à ce titre il faudrait jeter par-dessus bord toutes ces égoïstes préoccupations. Pourtant nous ne le faisons pas.

Travailler alors pour autrui, pour les hommes de l'avenir? Soit si désintéressé qu'il fait mal. Les vivants de l'an 2150 n'ont pas de visages, nous arrivons difficilement à les imaginer, à les aimer, nous arrivons avec peine à croire qu'ils existent déjà puisqu'ils existeront.

Comment pouvons-nous aimer ceux-là qui ne vivent pas encore quand nous avons tant de peine à connaître ceux qui vivent avec nous? La vie des autres comporte pour nous tant de mystère que Suétone a pu mettre dans la bouche de Néron cette phrase étonnante qui est à elle seule une illustration et qui peut faire tout pardonner: (*Néron*) *était absolument*

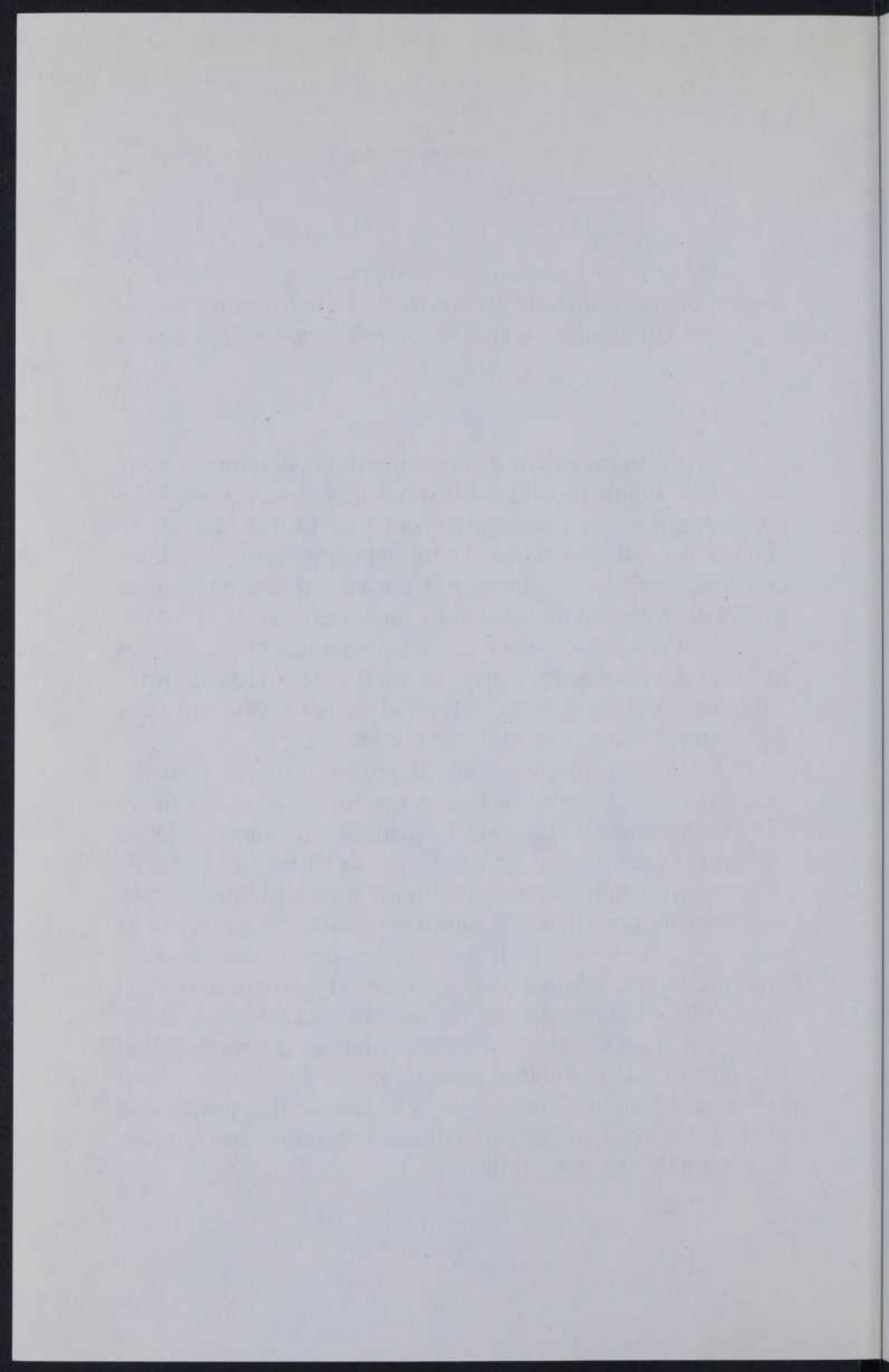
---

*persuadé que nul homme ne respectait la pudeur et ne conservait pure aucune partie de son corps, mais que la plupart dissimulaient ce vice et le cachaient avec adresse.*

\*

Le prolongement illusoire que nous donnons à notre vie dans l'avenir répond à l'instinct de conservation. Mais justement, nous ne nous conservons pas. Et que nous participions aux rythmes et aux recommencements du monde ne nous encourage pas beaucoup. Ce nous est une bien piètre consolation de savoir que notre poussière, celle de notre peau, de nos yeux, de nos ongles, celle de nos objets, de nos livres et de nos papiers puisse permettre de vivre à d'autres humains. Ce n'est pas surtout que d'autres vivent qui nous préoccupe, c'est que *nous*, nous vivions.

Allons, efforçons-nous de croire qu'il y a consolation dans les éternels retours et que nous vivrons encore dans les hommes de l'avenir. Convainquons-nous que le sol contient beaucoup plus de morts que sa surface ne porte de vivants, qu'il faut beaucoup de mort pour produire un peu de vie et de conscience et que les cadavres engraisent la terre — la terre noire, la terre mère des Grecs — pour produire la vie; nos œuvres s'effritent et forment le terreau qui formera d'autres œuvres; la terre est faite de déchets, de poussière et de cendre, ceux des vivants et des morts, ceux des papyrus d'Alexandrie, des livres et des constructions humaines. Rappelons-nous que des gratte-ciel appuient leur élan sur des fonds de cabane villanoviens ou sur des temples de Mithra ouverts au public.



---

HÉLÈNE DORION

*Les murs de la grotte*

POÈMES\*

Tu refais le voyage qui t'a mené jusqu'ici  
tu rassembles les fossiles, plonges la main  
dans le ciel, mais aucune lumière n'en jaillit.

Tu revois le premier homme  
lever la tête, tu entends le cri  
qu'il pousse devant la nuit.  
Des milliards d'années plus loin, l'écho  
porte le même effroi, la même solitude  
— le même bruit de pas résonne  
dans le temple abandonné.

Lumière d'avant l'aube  
souffle d'avant le souffle premier  
tu traverses la ligne des jours  
cherchant l'étincelle, le chas de l'aiguille  
la brèche des pierres  
qui frottent les unes contre les autres.

Lumière, tête chercheuse qui va  
à travers nos siècles d'ombres ;  
nous voici dans la grotte  
où s'entassent nos espoirs. Près de l'enfant  
se rassemblent les étoiles.

Au commencement était l'amour  
puis le monde a basculé.

Fête de roc et de roseau, d'écorce  
et de pierres dressées entre le ciel et la mer.  
Héraclite, Empédocle, Anaxagore s'y jetèrent  
descendant au fond de l'être. D'autres sages  
philosophes, poètes prirent la sphère entre leurs mains  
et le monde fut matière, mouvement, divinité  
en toutes choses.

Puis l'enfant dont le royaume était ailleurs  
rassembla sur la montagne une poignée d'hommes.  
De la terre, de l'air, de l'eau et du feu  
il fit une seule voix.

Grain de sable, poignée de terre  
au creux de la main ;  
il a fallu des siècles  
pour sentir enfin la grandeur du cercle.

Enfouie dans la glace  
notre mémoire repose et attend  
que l'on creuse le point du nord  
que l'on fouille l'espace gelé  
où le temps chute sur le temps.

La neige ramène vers nous les fleuves  
du plus lointain passé.  
Bientôt tu entends qui s'entrechoquent  
tous les fragments du monde.  
Devant tes yeux bascule cette mémoire.

---

Les heures, comme des ombres  
tracent le contour de mes pas.

La plus petite aiguille flotte  
dans le jour. Je me penche  
sur l'horloge, sans toucher  
au temps qui martèle  
inlassablement la vie.

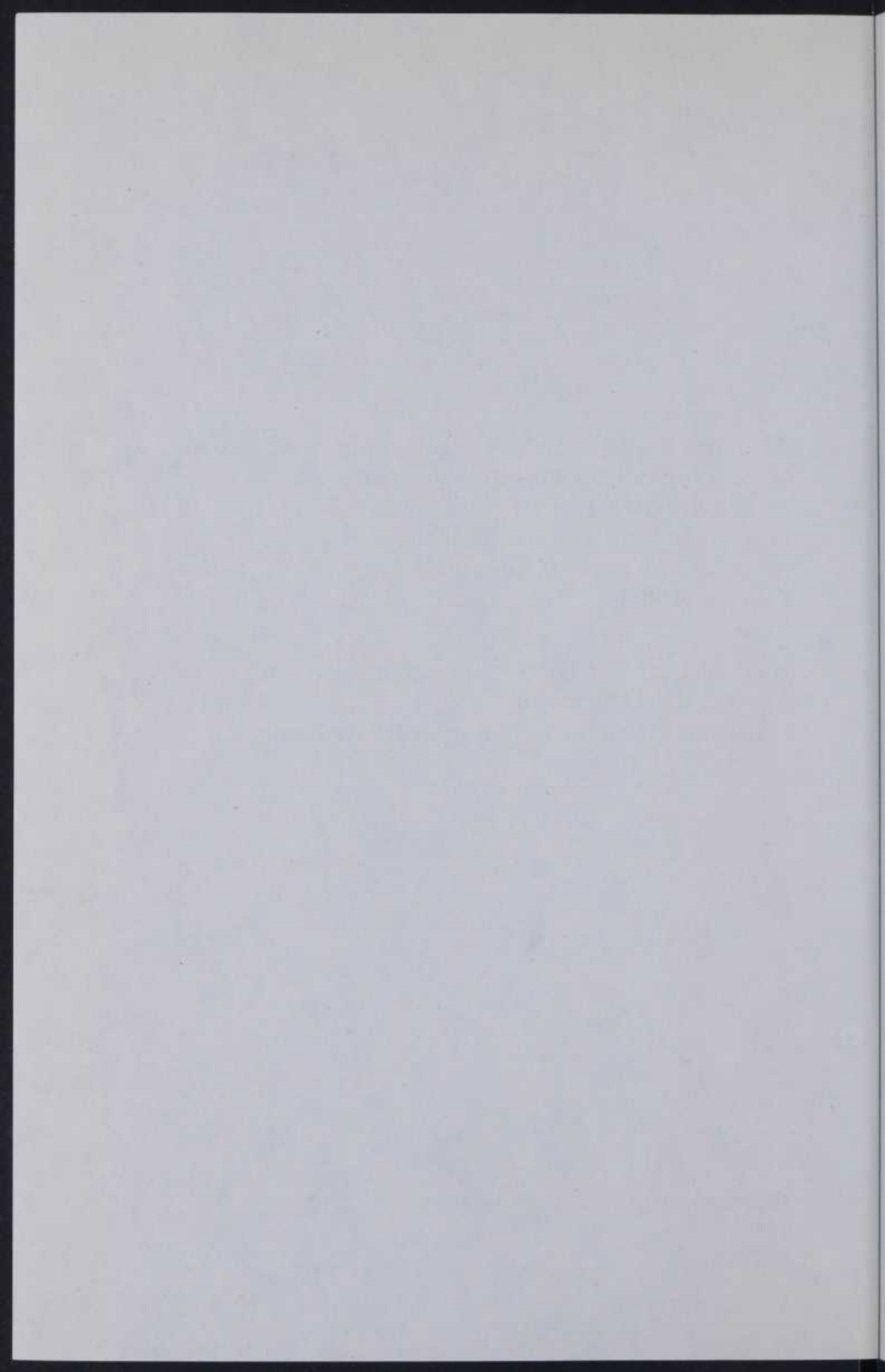
Soudain le soir, sur la pierre effritée  
se pose, et je demeure  
dans l'infinie précision du silence  
à chaque battement  
de l'aiguille la plus grande ;  
lente vibration du monde, unique certitude  
sur le fil de la nuit.

Voici toute chose redonnée au cercle  
de son accomplissement; toute chose  
sous la voûte courbe du ciel, s'offre  
tel un brin de paille au nid de l'oiseau  
un tourbillon, à la fureur du vent.

Jours et nuits tournent sur eux-mêmes  
dans la rondeur du temps  
l'enfant amorce le voyage, enroulé  
tenu par un fil à sa vie  
sous la voûte de la chair.

Tu portes le coquillage à l'oreille, et aussitôt résonne  
notre histoire, dans la spirale des pas  
de la nageoire à l'aile  
tu retournes sur le grand balancier  
où se mesure le poids du monde  
et de ta solitude.

Hôte du temps, ta barque se remplit de visages  
enserrés dans leur destin  
et qui ont touché l'extrême frontière de l'ombre.



---

CLAUDE POTVIN

*Nouvelles d'Indochine*

NOUVELLES

**ADORABLEMENT GAUCHE,  
MADEMOISELLE HUONG**

De dos. Elle s'éloigne. Vers les cuisines au fond de la cour intérieure. Le long *ao dai* ample, bien que retenu à la taille par un ceinturon de soie colorée, ne permet pas de discerner le galbe de ses cuisses ou la rondeur de ses fesses. Pourrait-elle être Européenne? Américaine? Elle figurerait parmi les élégantes. Mais le pourrait-elle vraiment? Jamais. Elle est d'Asie et d'Indochine. Indéniablement.

Elle n'a pourtant pas ce dos fin et élancé de ses consœurs vietnamiennes, aux hanches si menues qu'on dirait des enfants. Non, me dis-je, le dos est plutôt large, le bassin solide, les courbes plus prononcées.

Elle n'a pas non plus des Vietnamiennes cette démarche droite bien que légère, à la fois fluide et retenue. Non, la sienne est... ma foi, presque comique. On la croirait pour la première fois sur ses talons hauts. Elle rattrape sa chaussure à tous les dix pas. Les bras chargés ou allèges ne

lui collent pas au corps. Comme s'ils possédaient leur propre direction, leur propre rythme, différent de celui des jambes.

Elle traverse le jardin intérieur, enjambe un seuil, disparaît. Je sirote ma bière, douce fraîcheur dans cette soirée chaude et humide. Le temps est lourd. Rien d'inhabituel; un véritable sauna que ces nuits d'été à Hanoi.

— Poulet aux feuilles de citronnelle et riz à la noix de coco, m'annonce le serveur de façon protocolaire, comme s'il me livrait un secret d'état.

Il est en livrée lui aussi. Comme à l'ancienne où hommes et femmes portaient l'*ao dai*, cette longue tunique, fendue sur les côtés, recouvrant un pantalon de même étoffe. La soie est colorée, luisante. Des indigos, des jades et des noirs pour les hommes; des lilas, fuchsias et blancs pour les dames. Jeunes, chics, élégants; ils portent tous sur la tête un turban de soie noire retenant des cheveux d'un noir aussi profond. Cheveux courts et drus, cheveux longs et soyeux; les lumières des plafonniers y font miroiter des reflets comme sur des morceaux de charbon que l'on tourne au soleil. Noirs lumineux. Noirs colorés.

Les plats exhument des parfums d'Orient. Cannelle, gingembre, citron et noix de coco. J'inspire profondément tout en laissant errer mon regard, la cherchant du coin de l'œil. Le décor est élégant sans être chargé, les couleurs apaisantes. Blancs et verts des nappes rehaussés du rouge des bougies; blancs cassés des murs de chaux alternant avec le patiné clair des boiseries; verts tendres des jeunes pousses de fougères; verts translucides des ombrelles de palmiers et de bananiers. Sur les tables, le couvert est de porcelaine, les baguettes d'ivoire. Au plafond, le grand

éventail aux pales de joncs tressés brasse doucement l'air. Mais le temps est si lourd que j'ai l'impression d'en sentir tout le poids sur mes épaules détrempées de sueur. Instinctivement, je m'éponge le cou, la poitrine. Un geste qui deviendra pour moi souvenir d'Hanoi, au même titre que les rues débordantes de cyclo-pousse et de vélos ou que les parcs bordés de banians centenaires.

Devant moi, de larges fenêtres françaises donnent sur la cour intérieure. Là aussi quelques tables. Un groupe de Coréens, un couple d'Allemands. De l'autre côté de ce petit jardin, une seconde série de fenêtres, identiques, permet de voir jusqu'à l'intérieur d'une autre salle, plus petite. Les tables sont toutes occupées, les discussions animées ou intimes. Occidentales, asiatiques.

Mais là voilà qui revient. Un plat dans chaque main, elle retransverse le jardin, passe à ma hauteur, s'arrête au comptoir de service juste à ma droite. Ai-je le regard trop insistant? Elle m'aperçoit. Des yeux d'un Orient profond. Des yeux de Chine et d'Indochine. Foncés, lustrés, comme de porcelaine. Le bridé accentué, les paupières légèrement tombantes s'appuyant sur ses cils. Je m'attends à un petit sourire gêné, selon la coutume d'ici. Le sien est généreux, enjoué, à *faire fondre toutes les glaces du Mékong*, me dis-je en souriant intérieurement de mon ineptie. Le nez est épaté, à l'asiatique, mais les lèvres plutôt fines. Elle cligne des paupières en penchant un peu la tête, puis reprend le boulot. Du revers de sa manche, elle s'essuie le front, puis tente maladroitement de replacer sa tunique qui ne cesse de lui remonter aux hanches.

Tout à l'autre bout de la grande salle, trois élégantes musiciennes viennent de faire leur entrée. Robes colorées,

cheveux retenus en chignons ornés de peignes dorés, visages fortement et habilement maquillés. Elles installent leurs instruments : monocorde et luths traditionnels. Dès les premiers pincements de corde, les premières mélodies dissonantes aux quarts et seizièmes de tons frissonnants, c'est tout le charme de l'Indochine ancienne qui se répand entre les tables. Les sons plaintifs du monocorde habitent la pièce à la manière d'une danseuse en extase langoureuse. Les longs doigts virtuoses effleurent la corde en de gracieux mouvements. Les poignets ondulent et se balancent au rythme d'une brise intérieure. On la croirait en train de piquer les jeunes pousses de riz dans une rizière imaginaire.

Je termine ma seconde bière. Je flotte moi aussi au-dessus des champs inondés. Je revois toutes ces images accumulées au fil des semaines. Les dos courbés et les chapeaux coniques qui se lèvent et s'abaissent en cadence, les buffles d'eau qui sillonnent les champs d'un pas lent et mesuré, cette terre découpée en lopins irréguliers, suivant les courbes du terrain, formant terrasses et rivières de riz. Les surfaces vertes piquées de jeunes pousses, les étendues grisâtres en attente de plantation, les miroirs d'eau reflétant un soleil de feu. Un soleil de feu dont je sens encore les brûlures sur ma peau. J'entends le sifflement strident des grillons et des cigales, les notes lointaines d'une cloche de bois pendue au cou d'un zébu, les rires des enfants rentrant de l'école.

— Terminé ?

Le retour sur terre est plutôt brutal. J'acquiesce distraitement d'un signe de tête. Dommage, me dis-je, ce n'est pas elle. Scrutant les alentours, je la retrouve juste de l'autre côté des fenêtres.

Des convives coréens aux visages déjà empourprés d'apéritifs l'accaparent, l'interpellent, la font rire, en redemandent. Un plat par ici, une bière par là, un verre d'eau... oups, la manche un peu ample vient d'accrocher le verre. Elle rougit, sourit de plus belle, bâte des cils en guise d'excuse. Une photo! s'exclame l'un d'eux au milieu des rires. Mademoiselle Huong avec monsieur le doyen. Clic! Mademoiselle Huong entre deux messieurs. Les mains sur les épaules. Clic! Mademoiselle Huong au milieu du groupe. Elle sourit. Pas un sourire de pellicule photo. Un sourire à la vie, à cette soirée, à ces convives dont la plus grande conquête de leur séjour aura été ce bref déclic, la main autour de la taille de mademoiselle Huong. Elle éponge la table, s'excuse, repart. Elle a d'autres tables à servir, d'autres beaux yeux à distribuer.

Enfin, elle repasse à ma hauteur. Une assiette dans chaque main, une autre sur l'avant bras. Elle a l'air débordée, empêtrée même, mais toujours rieuse. Je l'accroche au passage.

— *Huong oi!* lui dis-je à la vietnamienne.

Elle se retourne, surprise que je connaisse son nom, puis après quelques pas de côté, esquisse un sourire.

— Excusez-moi, je reviens, me répond-elle dans un anglais chantant.

Je sais, elle ne sert pas à ma table. Les plats sont pour un groupe de touristes européens. Je l'observe distribuant les entrées, les moues rieuses et les clignements de paupières. Les convives n'y prêtent que peu d'attention, absorbés qu'ils sont par leurs conversations.

Enfin un moment de répit, elle s'attarde à mes côtés. Mon vietnamien est rudimentaire, mais suffisant pour la circonstance.

— Belle soirée... cette musique est très agréable... vous semblez très occupée... vous avez une famille... ?

Elle me complimente sur ma connaissance de la langue, sur ma prononciation pas si mauvaise, et mes tons relativement justes. Je poursuis, encouragé.

— Vous êtes de Hanoi ? Vous travaillez ici depuis longtemps ? Vous faites autre chose dans la vie ?

— Oh ! Le matin, j'étudie à l'Université. Département des Finances et Économie. Je ne commence ici qu'à 15 heures vous savez. Excusez-moi, je reviens.

Je la regarde s'éloigner. Elle porte sa vingtaine comme un enfant son sac d'école. Sans soin, sans attention, sans ménagement. Je termine mon thé aux parfums de rose, ferme les yeux, me laisse envahir par les notes dansantes du luth.

Je l'imagine. J'aperçois l'Université, la salle de cours, les murs noircis par l'humidité, le tableau de bois accumulant la craie depuis des années, tandis que les tables chancelantes accumulent la sueur des étudiants. Réussit-elle bien ? À n'en point douter. Pourtant, je ne retrouve pas sur son front l'effort du travail, ni dans son regard l'ambition de la note parfaite.

— L'addition s'il-vous-plaît ! Le jeune serveur s'empresse. Il m'a vu la fixer du regard tout au long de la soirée. *Dép quá!* (très jolie), lui dis-je en signe de connivence.

Elle m'aperçoit quittant la pièce, vient à ma rencontre, me souhaite une bonne soirée, m'accompagne à la

---

sortie. Je reviendrai, mademoiselle Huong, c'est certain. Dans la ruelle, plus beaucoup d'activité à cette heure. Je pourrais rentrer à pied, mais il fait si chaud, si humide. Je hèle un cyclo-pousse; plus propice à la rêverie.

Certaines possèdent la classe. Naturelle ou maquillée. D'autres la hanche fine et le cheveu éclatant. Certaines ont la démarche noble, le pas glissant. Mais la grâce du laisser-aller, du naturel que n'arrive pas à masquer costume ou maquillage, du charme dévastateur d'une naïveté d'adulte... mademoiselle Huong en possède le secret. Surtout n'allez pas le lui dire; elle en ignore tout. Heureusement. Sauf peut-être l'effet que laisse derrière elle sa traînée de bonne humeur, son sourire enfantin, ses gaffes sympathiques...

Adorablement gauche, mademoiselle Huong.

## CAFÉ-COGNAC SUR TOIT-TERRASSE

Aaah...! Ces précieux Moments d'Éternité. Brefs, imprévisibles, impossibles à commander. Seul véritable salaire de la vie.

Hanoi s'agite en cette fin d'après-midi. Jusque dans ses moindres recoins. Les rues grouillent de cyclos-pousse, de vélos et de motos qui se klaxonnent, se clochettent et se hèlent à qui mieux mieux. Comme prises au piège au milieu de ces courants visqueux et enveloppants, quelques voitures entravent, à la manière de caillots, le flot habituellement plus fluide de cette lymphé de ville. Les trottoirs sont aussi bondés et encombrés que les rues. Impossible d'y circuler. On y achète, on y vend, on y répare, on y expose, on y stationne... mais non, on n'y circule pas.

Vu d'en haut, les têtes ne sont plus que chapeaux verts et ronds, entre roues de vélo, ou derrière un panier de pousse-pousse, ou encore chapeaux coniques flanqués de part et d'autre d'immenses paniers. On dirait de grandes balances ambulantes. Chaque passage, chaque cour, chaque mètre carré d'espace devient atelier, magasin, lavoir, restaurant. Le dentiste exerce dans une petite pièce ouverte sur la rue, les patients attendent leur tour assis sur le bord du trottoir. Le coiffeur a accroché son miroir brisé à un arbre; une chaise et une petite boîte de bois pour ranger ses instruments complètent l'ameublement de ce salon en plein air. Même les parcs sont si achalandés que le gazon y semble de trop. On s'y bouscule autant qu'ailleurs: badminton, aki, soccer, gymnastique, taï chi. L'un par-dessus l'autre, dans une même cacophonie.

Vu d'en haut, dommage, on ne peut admirer les tailles fines des déesses d'Hanoi. Les dos étroits et élégants, les longs cheveux de jade sur chemises de soie blanches, les yeux bridés, les peaux blanches ou basanées. En vélo elles ont un charme enfantin; en scooter, une allure fière; à pied, une démarche de félins. Les Vietnamiennes d'Hanoi sont à elles seules, la moitié des attraits de la ville. Dommage, vu d'en haut, elles se réduisent à couvre-chefs, foulards, papiers et marchandises. D'humbles petites taches colorées prenant part à l'immense mosaïque vivante d'une Asie en ébullition.

Impassible, ballonné, repus de chaleur, le gros soleil rouge se laisse doucement couler sous l'horizon, fier d'avoir torréfié encore une autre journée d'été. Elle fut chaude, certes, mais surtout collante. Collante comme une grande serviette de plage mouillée dont on n'arriverait pas à se défaire; enveloppante comme une caresse de sueur.

Mais chut... Voilà l'instant qui bascule dans l'éternel.

Un premier frisson. L'air s'agite un peu. Se secoue. D'abord par petites bourrasques chaudes, premiers sursauts après une journée d'immobilité. Puis par grandes envolées, légères, comme si le temps lui-même eût cessé de suer.

Le hamac oscille même un peu sous les poussées de plus en plus hardies. J'y suis étendu, la tête sur un petit oreiller, une jambe se balançant mollement hors du filet. Un souffle d'air éponge mon front qui pleure sa dernière larme de chaleur. Sous la brise, quelques *apsaras*\* de bronze, suspendues en mobile, reprennent leur ballet millénaire.

\* Déesses dansantes khmères qui décorent en grand nombre les bas-relief des temples du Cambodge.

J'embrasse mon toit-terrasse du regard. Juché au cinquième étage, il domine le centre-ville bouillonnant de vie du Vieil Hanoi. La clameur des trottoirs-marchés, le bruit des klaxons et des moteurs y parviennent diffus, atténués, dépourvus d'agressivité. Les feuilles et les fleurs qui m'entourent filtrent les dernières notes perçantes, arrondissent les derniers contours aigus.

Les bougainvilliers grimpants sont presque en fleurs. Ils prendront la relève des rosiers qui, eux, s'essoufflent de leurs bouquets rouges. À hauteur d'œil, les fougères sont si belles, si transparentes de nuances de verts devant un horizon encore illuminé. S'accrochant aux treillis de bambou, se balançant dans des nacelles de noix de coco, ou plongeant leurs racines dans d'énormes pots de faïence blancs et bleus, ce petit monde végétal habite, délimite, partage et donne vie à ces quelques mètres carrés de jardin surélevé. Nouvel arrivé, le citrus pousse bien, aux côtés d'un thuya qui n'a jamais été aussi pimpant. Au centre de la table circulaire, un bonzaï semble difficile à émouvoir. Lentement, presque solennellement, poussera une autre minuscule feuille sur un tronc tordu.

Hummm... mes narines chatouillées papillotent. Une odeur m'enveloppe, puis se sauve à tous vents. Café. Noir, corsé, avec un nuage de lait. Cognac. Blond, odorant, affolant. Le bras gauche sous l'oreiller, j'étire le droit. Attention de ne pas renverser le hamac... Ma main tatillonne rencontre une petite tasse de porcelaine. Le cerveau enregistre. Cognac.

Le ciel se maquille peu à peu. Traits de bleus et de violets. Touches de gris. Blush d'oranges et de carmins. Poudre de lumière. Bouquet de rayons jaunes et blancs.

Œuvre de fard magistrale, juste à point pour saluer le début du ballet aérien.

Haut, très haut au-dessus de ma tête, planent de grands oiseaux. Presque immobiles malgré la brise qui, maintenant, arrive à tenir le rythme. Ils se balancent, d'un côté à l'autre, en une valse hésitation. Plongent quelquefois, mais reprennent vite leur position de guetteurs. Dignes, solennels. De leurs grands yeux de papier coloré, ils regardent s'agiter, plus bas, beaucoup plus bas, les rues et les carrefours de la ville. Ils sont de plastique ou de papier; de broche, de carton et de ficelle. Ils sont verts, bleus, jaunes, rouges, et chacun relié par un fil invisible à un ami. Des amis aux pieds nus, jeunes, souriants, vietnamiens ou vietnamiennes, et qui, en fin de journée, les confient aux souffles du crépuscule pour cette escapade céleste.

Sous leurs grandes ailes déployées, d'autres plus petites s'activent. À hauteur de tête, des dizaines de frêles silhouettes sombres passent et repassent, virevoltant en tous sens, animées de mouvements brusques et saccadés. Elles se dégagent à peine du fond de plus en plus sombre de la voûte céleste, projetant leurs ombres fuyantes, chinoises pourrait-on dire, lorsqu'elles passent devant un néon ou un lampadaire. Pas le temps de contempler les toits de tuiles rouges, les antennes serpentines ou paraboliques, ni les chapeaux coniques des passants; la chasse aux insectes commande, pour ces chauves-souris, une attention de tous les instants, une précision et une économie de mouvement. Je les laisse à leur rythme endiablé. Je reprends le mien, lent, senti, apprécié.

Aaah, ce cognac : divin... Juste à portée de main, à la droite du hamac, je replace la minuscule tasse de thé sur le

tabouret. Je troque la petite pour la plus grande; le blond capiteux aux émanations vaporeuses pour le brun excitant aux odeurs douces amères. Et avant que ne disparaisse le goût du premier, j'y ajoute le second. Café. Ma langue en claque de joie.

La fièvre de la brise tombe doucement. À peine un ou deux degrés, mais suffisant pour la savoir sauvée, vivante et vivifiante. Pas d'orage tropical en vue ce soir. Les gros cumulus ventrus ont recouvert leurs panses blanches de toges sombres. S'est éteinte la toile de fond des cirrus filandreux. Tout le ciel s'habille de gris et de noirs. Ne subsistent que quelques éclaboussures violacées aux abords du trou d'où plonge le soleil.

L'heure entre Oiseaux-de-jour et Oiseaux-de-nuit vient de sonner. Les diurnes s'étirent et baillent; les nocturnes s'étirent et se lèvent, attirés, excités par la danse des néons multicolores ayant pris la relève des nuages maintenant éteints.

Je réintègre doucement le présent. Je sens le temps se remettre à couler dans mes veines. L'horloge de la faim, celle de la frénésie du samedi soir, et toutes les autres qui contrôlent nos humeurs et nos actions, reprennent leur compte à rebours.

L'Éternité me cligne de l'œil. Je la sens prête à enfourcher le prochain souffle de vent. Je regarde les tasses vides, le ciel désert. Les grands oiseaux sont couchés. Hanoi-la-nocturne m'attend.

## MUSÉES D'HIER ET DE DEMAIN

Cambodge. Le soleil est bon sans être écrasant. Une brise légère et chaude ajoute une caresse de printemps à la ville toute rouge et décorée de flamboyants en fleurs. À mi-chemin entre l'aurore et le midi, Phnom Penh est encore active, dans un désordre de voitures de luxe, de motos étriquées, de cyclos vestiges d'une autre époque ou ne serait-ce plutôt d'une autre classe sociale.

Au centre d'un quartier résidentiel bien ordinaire, au milieu des habituelles rues défoncées, trottoirs éventrés et amoncellement d'ordures, une école primaire. Trois grands bâtiments formant un U autour d'une place gazonnée. Trois étages de fenêtres toutes semblables, aux volets verts se découpant sur les murs blanchis à la chaux. Les fenêtres sont grillagées. Rien d'étonnant. Dans ce pays, tout est grillagé et cadencé.

Je passe le portail. Aucun enfant dans la cour d'école. Pas de cris, pas de rires, pas de ballons, ni de balançoires... à moins que...

Khun, mon jeune guide et chauffeur de moto s'approche de moi. Son anglais est rudimentaire; les gestes et les expressions compensent.

— Oui, c'étaient jadis des balançoires. Les Khmers Rouges ont enlevé les sièges, mais non les chaînes. De là pendaient les prisonniers, la tête en bas. On leur plongeait alors la tête dans ces grandes jarres remplies d'eau, jusqu'à ce qu'ils suffoquent. Puis, juste avant qu'ils ne meurent, on les remontait à nouveau...

Et il poursuit, tentant de m'expliquer tant bien que mal le répertoire des techniques de torture. Je n'écoute qu'à

moitié. Je voudrais être seul. Découvrir moi-même, avec tout le respect que cela commande, ce musée des horreurs. Au-delà des explications, m'imprégner de l'atmosphère, me plonger dans ce monde de démence, tenter de revivre une heure de cet enfer. Je hume l'air, j'écoute la brise, je laisse ma peau absorber les vibrations des murs et des planchers encore maculés de sang.

Khun a compris. Il me suivra désormais à cinq pas derrière. Silencieux.

Je me dirige vers un premier bâtiment, tout en laissant le site me raconter son histoire. Les bâtiments propres, la cour gazonnée, les buissons alignés de part et d'autre des trottoirs de pierre, me parlent d'une époque lointaine, celle d'un tout autre Cambodge. D'un pays-colonie où l'opulence, les beautés et les plaisirs se distribuaient selon la couleur des peaux. À cette époque, l'école vibrait des rires des jeunes écoliers khmers. Ils s'entassaient dans ces salles de cours, cheveux noirs et teints basanés se découpant sur les chemises blanches. Impressionnés par ce maître français, ils écoutaient ces histoires d'un autre continent. Cours d'histoire française, de langue française, de littérature, de culture, de bienséance... françaises.

Je grimpe les quatre marches menant à une étroite véranda s'étirant sur toute la façade du bâtiment. Je franchis un premier seuil, une première porte. Le temps bascule d'un seul coup.

\*

*Nous sommes le 17 avril 1975. L'armée de libération des Khmers Rouges entre dans Phnom Penh, acclamée par une population en liesse qui agite mouchoirs et banderoles.*

*Juchés sur les tanks, les jeunes soldats, enturbannés de kramas rouges, sourient et agitent les mains en salutations. Le pays est enfin débarrassé de ces colonisateurs américains, lâcheurs de bombes et poseurs de mines.*

*Quarante-huit heures plus tard, l'horreur a changé de camp. Sous l'ordre des nouveaux dirigeants, toute la ville est évacuée. Toute une ville de plus d'un million d'habitants se retrouve complètement vidée. Ceux qui ont survécu au dévouement des libérateurs se retrouvent sans possessions, sur la route en longues processions de gens pour qui l'enfer ne vient que commencer. Les maris cherchent leurs femmes, les femmes leurs enfants. Peu à peu, les colonnes s'amincissent. Les plus chanceux trouvent un repos final au fond d'une rigole. Blessés et malades d'abord, puis bébés et vieillards enfin, affamés et exténués. Les cadavres marquent les kilomètres. Ceux qui survivent n'osent pas se retourner pour contempler cette scène de fin du monde. Les yeux et les bouches ouvertes, les nuages de mouches, les nuages de fumée noire d'une ville en flammes.*

*Un an plus tard, c'est par centaines de milliers que se compteront les cadavres. Et dans la mémoire des survivants, un nom, plus que tout autre, restera synonyme de cette période d'horreur. Tuol Sleng, la banale école primaire devenue S21, principal centre d'interrogation, de torture et d'extermination des Khmers Rouges. Aujourd'hui musée du génocide khmer.*

\*

Je pénètre dans une première salle de classe. Comme toutes les autres, elle a été divisée en étroites cellules par

des murs de briques érigés à la hâte. Dans chacune d'elles, même mobilier, même décoration. Le métal est à l'honneur. Lit de métal avec matelas de métal. Sceau de métal pour les fonctions naturelles que même les pires tortures n'arrivent pas à arrêter. Longue tige de métal sertie de deux anneaux, bijou de chevilles à la mode khmère. Métal. Métal et chair humaine. Métal et sang frais. Voilà la couleur du temps.

La chair a depuis longtemps disparu. Mutilée, broyée, enterrée. Autant tortionnaires que torturés ne sont plus que visages sans âmes sur papier photo. Disparus, avalés par cette folie qu'on appelle tantôt guerre, tantôt libération ou révolution. Peu se disent cannibales, pourtant l'appétit des hommes pour la chair humaine est de tous temps. Immense. Insatiable.

Mais le plus triste, ce ne sont pas ces regards des mères à qui l'on arrache les enfants des bras pour les lancer en l'air et les empaler sur les baïonnettes, ce ne sont pas non plus ces visages de loques humaines déchirées, trouées, brûlées par les fers, les chaînes et les pinces. Le plus désolant ne réside pas dans cet amoncellement de crânes et d'os, ces vestiges de cellules aux murs et planchers décorés de sang. Non, le plus triste ne se conjugue pas au passé...

Certes, cette fois, les Méchants Rouges ont été chassés, la prochaine fois, ce seront les Verts, les Bleus ou les Jaunes. Je regarde mon guide, je regarde les enfants qui, à mes côtés, visitent ces lieux. Leurs yeux écarquillés reflètent le respect, la terreur ou l'amusement. Je regarde le visage des bourreaux, celui des victimes. Il n'y a pas de miroir pour y voir le mien. J'aurais de toute manière trop peur d'y regarder aujourd'hui. Je cherche la différence. Marquante, indéniable. Un gros Bon ou Méchant inscrit sur le front. Mais où

est-elle cette distinction fondamentale entre les sourires de ceux qui enfoncent les tiges de métal dans les corps recroquevillés, et ceux des visiteurs de ce musée des horreurs? Ceux qui, comme moi, peuvent encore jouir de l'air frais et de l'odeur des fleurs.

J'ai beau chercher, je n'en vois pas. Ces jeunes au sac d'école sous le bras, ces jeunes à la mitraillette au poing; même pays, même race, mêmes mères. Qu'est-ce qui les empêcheraient...? D'ailleurs, quel sort réserverait-on, aujourd'hui même, à cette heure, à cet endroit, à un Khmer Rouge qui se retrouverait dans une de ces cellules, les pieds enchaînés au lit de métal? De quelle violence incontrôlable s'avérerait capable ces enfants qui se pressent autour de moi, cahiers et cartables sous le bras? Sauraient-ils manier le coutelas pour arracher le foie aux prisonniers encore vivants comme ils manient aujourd'hui leurs crayons et plumes? Des dizaines de photos me crient leur réponse. Sur l'une d'elle, un homme dans la quarantaine est soutenu par deux jeunes adolescents en uniforme, mitraillette à l'épaule. Un troisième, encore plus jeune, enfonce son doigt dans le trou qui traverse la chemise tachée de sang et l'abdomen du prisonnier.

La photo est jaunie, défraîchie. Mais le regard de l'homme retenu au centre traverse le temps sans perdre la moindre intensité. Ce que j'y lis n'est plus douleur. De quoi souffre-t-on après tant de séances de torture? Au-delà de la douleur, il y a le désespoir profond, à la fois révolte et acceptation. Je tente de saisir le message que me renvoient ces yeux que la vie abandonne. Khun s'est approché derrière moi. «C'est mon père... Il est mort ici.»

Un groupe d'écoliers passe devant moi en riant. Je regarde leurs yeux noirs, leurs sourires, leurs petites dents blanches pointues. Mais que valent donc ces photos? Toutes ces larmes et tout ce sang? Que vaut ce musée dédié au génocide khmer? Combien de ces musées sont aujourd'hui en préparation? Combien de gens sont à mourir sous les balles et les fers pour servir ensuite d'exhibit, de sujet au centre d'une photo encadrée? Combien de futurs guides sont à recevoir leur formation? La bêtise humaine est si grande, qu'aucune leçon n'en émerge.

Il n'y a que deux choses qui soient infinies, disait Einstein. L'univers et la bêtise humaine. Et, rajoutait-il, j'ai des doutes quant à la première...

Eh bien! moi, plus aucun quant à la seconde.

---

ANDRÉE CHEDID

*Le jardin perdu*

NOUVELLE

Arrachés à l'innocence et à leur nudité, hâtivement recouverts de tuniques de peau, poussés dans le dos par des vents furieux, poursuivis par la Voix orageuse, Adam et Ève se trouvèrent brusquement éloignés de l'Arbre de Vie, expulsés du Jardin.

Défendu par des tisons et des glaives, celui-ci était désormais hors d'atteinte.

Face à la honte, aux affres de l'inconnu, Adam et Ève se serraient l'un contre l'autre, blêmes, apeurés, frissonnants.

D'un même geste craintif ils se retournèrent vers le Jardin. Vers ce lieu clos, vers ce séjour radieux à jamais perdu. Tremblants et sans voix, ils se rapprochèrent encore, croisant leurs regards épouvantés.

L'homme réagit en premier : une rage écarlate, insoutenable, le déchira du ventre à la gorge. D'un coup, il tourna sa fureur contre sa compagne, « l'os de ses os, la chair de sa chair » ; cette compagne qui l'avait ensorcelé, l'entraînant à palper, puis à croquer le fruit savoureux. Ce

fruit délectable qui les avait grisés, éblouis; les exilant, d'un coup, de toute candeur, de toute transparence.

\*

Avant, c'était l'Éden...

Des territoires arrachés par l'Éternel aux ténèbres. Des vallées à l'abri d'un ciel, tantôt bleu-soleil, tantôt d'ébène semé d'étoiles. C'étaient des terres fécondes d'où germaient toutes nourritures. Des sols sillonnés par tout ce qui rampe, marche, court ou vole. Des plaines peuplées de bêtes amies.

C'était Adam, au nom sans précédent. C'était Ève, au nom de vie. Mâle ou femelle, c'était l'homme à l'image de Dieu.

Avant — délivrés d'eux-mêmes — c'étaient l'un et l'autre, l'un vers l'autre.

C'était la jouissance sans le gâchis. La félicité sans tourments. Les lendemains sans risques.

Avant c'était....

\*

Maintenant, ce sont eux, toujours eux : Adam et Ève, Ève et Adam. Semblables, et pourtant si différents.

Eux, captifs de leur étroite peau, confrontés à l'inquiétante et sauvage étendue; tenant tête à l'appel d'un futur redoutable auquel rien ne les préparait.

Rejetant sa rancune, Adam saisit la main d'Ève, l'entraîna d'un pas hésitant, vers l'avant. Vers ce plus loin

de terres à conquérir, de bêtes à dominer, d'obstacles à franchir, dont ils ignoraient encore les périls et les pièges.

Écartés des ondes bienfaisantes et des clartés du dedans, exposés à un indicible malaise fait d'inquiétudes et de peur, ils pressentaient qu'il leur fallait dorénavant faire face à leur propre chaos pour tenter de le réduire.

Demain, il leur faudrait nouer une interrogation à la prochaine; s'accorder à une soif indomptable que rien ne viendrait combler. Il leur faudrait endurer, interminablement, la nostalgie d'une source et d'une parole perdues.

\*

— Savoir, murmura-t-elle. Il nous fallait savoir...

De quelle connaissance s'agissait-il? L'homme s'immobilisa, lâcha la main de sa compagne, rebroussa subitement chemin.

Suspendu, là-bas, dans un équilibre sans faille d'où le bien et le mal étaient exclus, il aperçut, à distance, le Jardin: suave, immuable, hors de portée. Tendu vers cette image de plus en plus lointaine, tout son corps se raidit. Dépossédé, meurtri, Adam revint lentement vers la femme, la fixant avec animosité.

— Reviens, lui cria-t-elle.

Elle éprouvait le même arrachement; mais aussi une impatience, le désir d'un ailleurs. En elle, quelque chose d'impulsif se déliait, battait des ailes. Quelque chose se défaisait, par lambeaux, d'un cocon protecteur.

Devant Adam et Ève s'étalait un univers balbutiant. Un monde amarré à la chaîne ininterrompue des nuits et des jours; un monde martelé par le temps. Elle pressentait qu'ils

devraient, bientôt, tout prendre en compte. Et surtout — c'était sans doute l'essentiel — qu'il leur faudrait, plus tard, faire l'apprentissage de la mort.

— Allons, reprit-elle. Allons ensemble.

Il y consentit et ils se mirent en route. Peu à peu, son courroux se dissipa.

\*

Marchant, épaule contre épaule, ils vacillaient parfois, se ranimaient de nouveau. Ce frottement de leurs bras, leur transpiration mêlée, les rendaient charnellement solidaires et plus confiants.

Tenaces et fragiles, indomptables et désarmés, ils allaient... Ils iraient dorénavant, de lieux en lieux, de siècles en siècles, à travers brumes et millénaires, poursuivis par la Voix :

— Ève, je multiplierai tes grossesses, c'est dans la douleur que tu enfanteras... Adam, tous les jours de ta vie tu tireras nourriture du sol avec peine. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu reviennes à cette terre d'où tu as été tiré. Cette terre, maudite à cause de vous. Poussières, vous retournerez à la poussière !

Refoulés vers les mêmes abîmes, leurs corps se rapprochèrent. Une même odeur émanait de leur peau. Une même haleine s'exhalait de leurs bouches entrouvertes.

— Nous serons le Jardin ? interrogea-t-elle, pesant chacun de ses mots.

Il se fit un épais silence. Elle l'implora du regard, reprit :

— Nous serons le Jardin ?

Il s'écarta, l'examina sans complaisance des pieds à la tête.

Cette créature soudain si vibrante, si pulpeuse, si vulnérable, le fascina. Un frisson, mêlé à un plaisir diffus, l'envahit. D'un mouvement brusque, il se retourna vers l'arrière, comme pour une ultime comparaison.

Croyant le perdre à nouveau, Ève s'affola :

— Ne recule plus !

Se ravisant, Adam l'attira brusquement contre sa poitrine. Il la serra de plus en plus fort, caressa son abondante chevelure. Ses mains épousèrent la forme de ses seins, de ses hanches. Il frotta sa joue contre la sienne. Leurs lèvres se cherchèrent. Par ces gestes répétés il lui semblait la protéger de sa propre violence, des fureurs de l'Éternel et des dangers à venir.

— Nous sommes le Jardin, reprit-il.

Elle respira, s'aventurant après lui vers des gestes inattendus, surprenants. S'abandonnant peu à peu, elle éprouva une ivresse délectable, suivie d'une douce quiétude.

— Nous sommes le Jardin, se redirent-ils comme si un souffle puissant surgit du tréfonds de leurs entrailles leur inspirait ces paroles.

Dieu n'avait-il pas orienté leur destin dans ce sens ? L'Éternel ne les préférerait-il pas — à l'inverse des anges — éphémères mais libres, instables mais inventifs.

Le choix demeurerait clair : se pétrifier ou se mouvoir.

Tournant le dos à leur univers étale et impavide, Adam et Ève en franchirent le seuil, pour pénétrer dans l'avenir. Un avenir à la fois mystérieux et proluxe. Un univers à la fois réglé et déréglé.

\*

Le Jardin primordial était bouclé. Il n'y aurait jamais de retour.

Adam passa son bras autour des épaules de sa compagne, elle se serra contre ses flancs. Ils se remirent en marche.

Ensemble, ils épouseraient ce monde au sens indéchiffrable, avec son terrifiant et splendide gaspillage. Ensemble, ils donneraient naissance à cette race humaine, si multiple, si diverse et cependant semblable. À cette humanité malfaisante, et pourtant radieuse.

Subitement, dotés d'amour et d'espoir, ils s'enfoncèrent, les yeux ouverts, dans l'étoffe du temps.

— Allons, lui dit-elle.

— Allons, reprit-il.

D'un même pas. D'un même avenir. Ils avançaient. Ils avançaient...

---

SYLVIE DION

*La charge de l'incendiaire*

NOUVELLE

Vous êtes là, il y a clair de femme, et le malheur cesse d'être une qualité de la vie. Il est cinq heures du matin, c'est sans doute fini, il ne reste plus pierre sur pierre, et cela veut dire seulement qu'il faut bâtir. Après avoir été entièrement démoli, il arrive un moment où tout devient intact. Je vous chante là un hymne primitif et sauvage, car il n'y a pas d'autre façon d'avoir vécu.

Romain Gary, *Clair de femme*

À compter de ce soir, devant une église, j'ai charge d'âme. Charge de la part errante en moi, de mon âme, la marcheuse, la passante, l'interdite de séjour qui ne trouve plus de refuge parmi les mains, les regards et les voix. Je prie pour ma décharge et j'espère que la métaphore de Dieu me tombera sur la tête, qu'il descendra du clocher un sens qui jusqu'à maintenant s'entête à rester occulte devant moi, à la fenêtre. Moi, femme de peu de foi, de mille incertitudes,

face au temple de la croyance, je jure à la face du monde, sur cette pierre érodée, je le jure, je le crache, sur cette pierre, moi, j'inventerai ma mort. Je prie le vide, ce soir. Je manque, d'un dieu, d'un homme, de quiconque aurait besoin de moi, je manque de ne pas manquer. Ce soir, des paroles légendaires comme reposoir, comme seule terre humaine et ferme sur laquelle peut encore se nouer le cordon de la vie. Ma main posée sur la sainte Bible, je dis, et je supplie, dites-moi que vous existez. Et pourtant je connais déjà la réponse du silence, la foi se passe de fondement.

Dans l'invention de ma mort, j'inscris sur le formulaire imaginaire de ma fin un x dans la case réservée au suicide. Je sais pourtant qu'il se loge hors de ma vérité. Mais il reste de l'appel instantané qu'on fait à l'autre sur sa propre lâcheté, sur son manque de courage moral, il reste des images banalisées par le cinéma, les séries télévisées, le TV Hebdo, sur le mouvement de la lame de rasoir qui tranche les veines si sensibles du poignet, sur les tranquillisants qu'on se procure en mentant à un docteur qui croit franchement à notre dépression neurogénétique, sur la corde du pendu dans un garage, il se dégage de tous ces moyens d'en finir une vraisemblance que j'ai incorporée en écoutant trop souvent des films hollywoodiens.

On me retrouverait six jours après, si mon corps a de la chance, décomposée, enfin, comme jamais je ne l'ai été, défaite, putréfaite. Le temps, qui s'écoulerait entre le geste et la découverte, dépendrait du sens développé de l'odorat de mon voisin. Voilà, pour la façon courte, expéditive, un bref avis de décès avec coupure et acte. Il y a aussi la façon longue, patiente, celle qui nous assure en permanence d'apercevoir un peu tous les jours le profil de sa mort. Elle

est une scripte, la mort, une scripte sur un plateau de tournage qui attend l'avènement de la dernière séquence. Elle exige la mort, elle impose son écriture dans les plis et les replis de notre désir, de notre jouissance. Fumer peut vous tuer. Il faut répliquer : vivre aussi. La vie, juste une fois, pas de pardon ni de reprise, se vit sans ceinture de sécurité, sans statistique, sans recherche pour appui, sans probabilité. On ne compte pas le hasard, il n'est pas très prévoyant ni guérisseur.

Ce soir, face à l'église, privée de votre regard, privée du sens que ma parole prend quand elle s'adresse à vous, je jure sur ce corps, ce bout retaillé, cette épave partielle sur laquelle vous vous étendiez, maintes fois, de toutes les fois et de toutes les manières, ce corps, je le détruirai à petits feux, à la petite semaine. Je serai libérée de sa masse d'ici trente ans, de cet amour que vous lui portiez, vous, les hommes, de ce que vous écriviez sur lui, les empreintes laissées par vos doigts, les baisers et les morsures. Il ne sera plus possible d'y lire ce que vous y avez déposé. Ce corps, j'en ferai un monument, je graverai sur lui mes propres deuils, de vous, de tous les hommes, ce manque d'un dieu qui circule sans cesse sous la peau. Mais je ne mourrai pas de cette mort qui n'aurait pas été la mienne. Je m'élève contre son imposture. Il faut, la seule exigence vitale, s'assurer qu'on mourra de sa propre mort, de cette cristallisation si personnelle, d'une ligne, d'une descente, d'une chute si à soi, collée à cet être en vie, en devenir, exposé au hasard, à l'ignorance des choses qui surviendront.

Charge du désastre, ce soir. J'atteins l'os, mon corps ne fait plus le poids. Je vide, je nettoie, je supprime, j'anéantis, je m'extermine et je revis. Je revois ma vie comme un

champ de mines posées par moi. Petite crapule qui pousse, pulse, manipule, jusqu'à la destruction. Je n'ai jamais toléré le reste que génère toute relation humaine. Chacune de mes relations s'aligne vers un tout ou un rien, vers l'abondance ou la béance. Je ne tolère pas les souvenirs, les autrefois, encore moins les avenir. Ça me brûle les doigts de m'égorger moi-même, mais les mains de l'incendiaire sont inertes, engourdies, sa chandelle est morte. Mon acte me revient à la face. Rue Fullum, des hangars qui s'écroulent dans une nuit de juillet, c'est moi, l'auteur. J'avais une envie pressante, imprévisible, je voulais apercevoir une éclaircie dans le ciel noir de cette nuit-là. J'entends encore les craquements du vieux bois, vierge et martyr à la fois, qui s'abandonne au supplice des flammes, son gémissement entre les dents du feu qui le prend dans sa bouche et fait naître un peu de bleu en le dévorant. Je reçois comme un triomphe le bruit de l'écroulement des passerelles qui reliaient les logements aux hangars. Quel feu! Montréal est une ville possédée par le feu, les froids de l'hiver la surchauffent et l'allument; elle est marquée à jamais par les guerres de gang, par la charge explosive des Hell's Angels, par le rituel de ses feux d'artifices, qui l'incendient de bruit et de fureur.

Ce soir pour l'incendiaire, il arrive un cessez-le-feu, un cessez-de-vivre, je lis avec elle dans le livre de Job :

« Son âme s'approche de la fosse  
Et sa vie des messagers de la mort :  
Mais il se trouve pour lui un ange intercesseur  
Un d'entre les mille. »

Je monte ma charge contre la ville, je tourne l'arme à feu contre elle. Je la déteste. Pas d'ange qui intervient au

bord de la fosse, seule une ville-corps qui ne cesse pas d'avoir les boyaux à vif, un nom, une mémoire que je ne parviens pas à oublier. J'y vis en sursis, en éternel locataire d'un espace impossible à occuper. Je suis dans cette ville, porteuse d'une mémoire, d'une lignée, de l'avenir de tous ces balcons, ces escaliers et ces pignons, je porte l'architecture, la structure, familiale.

Si je perds de vue le signal aérien de la place Ville-Marie sur la ville, qui tourne comme un manège, l'éclaire, la ville devient sans nom, sans attraction, sans repère. Le passage du signal sur le parc Lafontaine, un soir d'été, a le pouvoir de me rendre garce, surtout avec les joueurs de balle mollé. La couleur du blanc, qui revient si souvent dans les uniformes de baseball, ce juste au corps des uniformes me transporte à trois millimètres de la peau, des galbes de jambes, des fesses. Je me régale de l'avancée du coude, du bras mis à l'avant-scène du corps pendant que les joueurs sont en position d'attente de la balle. Je me souviens de cette adolescente accrochée à la clôture, entremêlée à elle, attachée au regard qu'elle porte sur ces hommes. De tout temps, dans les parcs de la ville, je revis le désir adolescent des hommes. La seule connaissance disponible, à portée du réel, cette potentialité du corps qui peut avoir un désir de vous. J'aime avoir le poids de l'effort répété sur moi, le poids des triceps, biceps, mollets et cuisses, qui ont été sculptés, assouplis à force de patience et de répétition.

Le signal de la place Ville-Marie qui passe et repasse sur moi, je le vois comme un flasher, qui, à toutes les trente secondes ouvre son manteau, montre sa bite à la ville, et je reste suspendue à lui. Il m'est arrivé d'écouter la plainte, un jour, la souffrance d'un exhibitionniste qui se

masturbait dans le parc Lafontaine, la souffrance contenue dans son plaisir, le plaisir ne lui venait que d'un lieu circonscrit par le regard. Cette exigence du fantasme, cette exigence de nos plaisirs, jouissance maison prise dans une scène précise, dans une posture nécessaire. Nos plaisirs s'inventent à partir d'un manque, d'une réponse qu'on n'a pas pu trouver dans la consistance insuffisante du réel. Pourquoi? De tous ces pourquoi, qui n'auront jusqu'à la tombe, qu'une réponse équivoque.

Quand on a devant ses yeux, déjà, un résumé de sa vie, il faut partir, déménager, remballer, paqueter, dépaqueter. À chaque appartement, à chaque quartier, une chance de fonder un espace. À chaque fois, l'échec. La ville avec sa mémoire me poursuit, suffit d'un passage devant un parc, un édifice, un hôtel, une gargote, et j'apparais dans l'espace. Je ne disparais pas. Ce que je voudrais oublier, les paris, les échecs, les instants du réel à jamais nommés, auxquels je n'ai pas trouvé de mots, me reviennent. Les inconsolables, les moments nuls de notre existence passent facilement à la mémoire de l'oubli. Ce sont des moments qui se fixent comme des pierres, des pierres au foie, au rein, que l'on porte dans des régions du corps et qui nous suivent partout où l'on va. Tous les jours à marcher dans la ville, je rencontre un chantier de souvenirs-écrans, de rappel-vidéos, d'imageries compulsives. J'ai fini par disposer des pierres pour chaque rappel, chaque virée, *drive* de la vie, qui m'a dévoilé un impossible. En dessous de ces pierres, il n'y a rien, au plus un réseau de leurres tissés par mon besoin d'inventer un sens, de la poussière, des ossements; chaque pierre indique un leurre de sens dont j'ai été à la fois complice et victime, metteur en scène et figurante.

Dans cette ville, les inscriptions, les panneaux, les noms de rue m'indiquent une direction, me montrent la sortie, m'orientent vers un cul-de-sac. Cette familiarité, folle familiarité que je rencontre à chaque station de métro. Un morceau de moi, un morceau d'eux, ma famille, ma lignée souterraine et détestable. Mes deux grands-mères dans cette ville ne bougent pas, ne déménagent pas pendant quarante, cinquante ans. Leur monde commence sur un balcon, une rue, s'arrête deux rues plus loin sur le seuil d'une épicerie du coin qui fait la livraison à domicile. L'immobilisme qu'elles ont inauguré dans un périmètre de l'Est de la ville ramène une question qui se pose indéfiniment pour moi : qu'est-ce que je fais dans cet exil ?

Quand je traverse la rue Sherbrooke vers l'ouest, coin De Lorimier, je suis en haut d'un précipice, juchée sur un mémorial personnel, intime. Cette traverse me donne une vue sur le pont Jacques-Cartier, sur une peur d'enfant. Mais nos peurs d'enfants, on les éduque, on les adapte, elles finissent par devenir de simples repères, par indiquer un monstre d'autrefois, périmé, qui n'a plus de pouvoir sur nous. Il reste de cette vue, une imprenable prise sur le vécu, sur le souvenir, un innommable qui continue à vivre comme un roi, un empereur, malgré la disparition de la monarchie. Le pont Jacques-Cartier est une traverse qui m'indique un autrefois du mal, une retaille, une blessure, le deuil de mes grands-parents. Un espace déjà habité, conquis, qui s'est englouti avec leur fin. Il y a eu un séisme dans l'espace, un déplacement que j'ai dû faire très vite entre neuf et dix ans et le pont, lui, est resté, ses structures d'acier ont tenu. Son allure colossale à côté des manèges de La Ronde a jalousement gardé le temps précis où j'ai eu, d'un coup, une première tranche de vie derrière moi.

Le soir, je pleure toutes ces vies oubliées, ayant pour seule mémoire une pierre tombale, pas d'autre preuve d'existence que celle qui vient désormais les nommer, en creux, par des lettres gravées sur la pierre. Mon refus de mourir dans cette ville, mon refus d'être enterrée au cimetière Côte-des-Neiges, devient un pas de plus dans une autre direction, ce n'est déjà plus une vie oubliée, vie de momies urbaines à tourner en rond dans le périmètre du logis et du lieu de travail. La singularité détestable de la ville repose sur sa montagne, cet épouvantail qui dissimule derrière lui nos vies rangées, endormies à jamais dans les armoires de son cimetière. À déambuler, à se promener, à passer dans la ville, reconnue ou incognito, il est toujours possible en prenant la direction de l'ouest d'apercevoir le lieu assuré de sa fin, cette terre promise d'avance à nos os et à nos cendres.

Elle a charge, ce soir, de la ville, du désastre et de l'ouvert. Pendant qu'elle regarde le signal de la place Ville-Marie et la cime du Mont-Royal, je fais définitivement passer l'incendiaire sous le pont Jacques-Cartier et je l'enterre, ferme, sous l'asphalte du manège de la grande roue. Je ne connais pas encore cette femme, si neuve, si frêle, et pourtant usée jusqu'à la corde, cette femme, qui m'entraîne dans son délire de survivre, veille à lui faire crier encore et encore, la voix du sans espoir, veille, je t'en prie, seigneur du vide et de l'instant, à lui inventer un espace, un fondement.

---

MADELEINE MONETTE

*L'arrivée*

ROMAN [extrait]\*

*Camille a annoncé à sa fille, qui est danseuse dans une grande ville, son intention de venir en vacances chez elle. Juliette, ressaisie par le besoin exaspérant de l'approbation de sa mère qu'elle appelle Mia, s'est attaquée aussitôt au fouillis de sa vie et a donné momentanément congé à son amant.*

*Le jour de l'arrivée de Camille dont la visite a un but inavoué, Juliette a prévu d'aller la chercher à l'aéroport.*

Deux heures, Juliette n'avait plus que deux heures pour passer au studio et se rendre en autobus à l'aéroport. Elle est descendue au pas de course dans le métro, où régnait une noirceur humide et âpre de mine abandonnée. Vu son expérience des transports urbains, elle s'est inquiétée de ce que la station était peu fréquentée en début d'après-midi, puis s'est souvenu de la première fois où son père l'avait entraînée dans une bouche de métro : elle avait eu un mouvement de recul en respirant le souffle caverneux de la cage

d'escalier, sûre de s'engager dans un souterrain sinistre où sa toilette du dimanche serait une insulte aux dangers, mais ses jambes peureuses et raides avaient quand même entamé la dégringolade, puisque c'était son père qui décidait où aller.

Dans le wagon jonché de feuilles de journaux, les manœuvres de démarrage et de freinage faisaient rouler d'avant en arrière une cannette vide, qui avait déjà déversé son contenu sur le plancher collant. L'odeur de la bière rendait douceâtre la chaleur dans laquelle les passagers ne tardaient pas à s'affaisser. Balancés eux aussi par le tangage paresseux du train, ils n'avaient pas même l'énergie de s'en prendre aux ventilateurs en panne, fût-ce d'un regard accusateur. Comme toujours, des mendiants défilaient sur toute la longueur de la rame, pour quêter une offrande dans un bonnet de laine ou un verre en carton, le dedans de la main n'était-il pas trop intime ?

Entre deux stations éloignées, le train chargeait enfin à toute allure lorsqu'une pauvre femme franchit le passage à soufflet en poussant devant elle une fillette au teint bourbeux, visage plus avide qu'ouvert, jupe pendouillante sur des mi-bas en accordéon, chaussures d'homme sans lacets. Les membres détachés du tronc par de violentes secousses, elles ont fait leur entrée une jambe en l'air en cherchant leur équilibre, soûlantes mises à la porte d'un café. La mère, ayant effacé son ahurissement sous un sourire épandu de marchande, a présenté sa petite à la ronde en lui enfonçant quatre doigts entre les omoplates pour la faire avancer, puis a commencé de fredonner entre ses dents dans l'espoir de la mettre en train, de vaincre sa rétivité. Une voix puissante alors s'est élevée de la poitrine de l'enfant, chanson triste

cousue de sonorités espagnoles mais ponctuée de coups de gorge, où les notes glissaient l'une dans l'autre à la manière arabe. La fillette tendait un visage implorant remué de trémolos, contraste vivant avec sa mère toute courbée sur un pull jaune grisaille, qui lui avalait les mains et les genoux, mais elle gardait les yeux tournés vers les reflets souillés des vitres et la noirceur fuyante du tunnel, elle se donnait en spectacle en refusant d'être vue, elle se vidait les entrailles en niant sa propre ferveur.

Pour recueillir les aumônes dans le creux de sa jupe, elle l'a relevée avec insouciance sur une culotte trop lâche, qui semblait flotter soyeuse entre ses jambes. Juliette était sensible à cette impudeur, attendrie par les cuisses maigres et lisses disparaissant dans l'enflure du coton. Elle se découvrait à la fois une sagesse distante et une mémoire complice, mais ne regrettait-elle pas à tout propos l'enfant récalcitrante qu'elle-même avait été, depuis qu'elle se préparait à retrouver sa mère? Fatiguée et se sentant douce, désireuse surtout d'aimer, elle a songé dans cette même poussée à Oleg. Le soir où elle lui avait demandé de partir, de faire deux expéditions en mer de suite en prenant la place d'un collègue, Mia s'était déjà immiscée entre eux. Juliette était redevenue une fillette farouche, sans sexe par souci d'être entière et décente, sans volupté qu'une colère obscure. Même lorsqu'Oleg avait fait ses bagages, Juliette s'était impatientée de ses manières caressantes et aurait voulu qu'il ne fût déjà plus là. Pourtant, ce qu'il y avait d'attentes chez une enfant.

L'escalier menant au studio, au-dessus du magasin de meubles, retentissait d'éclats de voix. À l'entrée de la grande salle, des danseurs se déshabillaient en courant et se bousculaient parfois à l'aveugle, la tête emprisonnée dans un tricot. La bonne humeur régnait, on avait dû obtenir la subvention espérée.

Peu à peu, des débutants prenaient place dans le local, tout à leurs mouvements d'extension et de flexion, graves par manque d'assurance. La lumière de cet après-midi vaporeux s'épanchait d'un lanterneau central, averse de lait bleu qui estompait les élèves dans leur recueillement. Un instant, Juliette a revu en pensée un groupe d'enfants sautiller sur les miroitements blonds du plancher. Un maître les faisait babiller dans une langue inventée, un beau charabia libérateur ressemblant vite au chinois, comble pour eux de l'exotique et de l'étrange, puis s'agiter des pieds à la tête pour faire tomber leur vanité ou leur pudeur, leur sens de tout ce qui n'était pas son et mouvement. Dans un justaucorps aux hanches relevées de volants, Juliette piétinait le sol, secouait les mains à en perdre les doigts, hochait de droite à gauche sa tête renversée et faisait exploser en l'air des sons incohérents. Sa fine queue de cheval était un aileron de dérive, sa voix un clapotement. Quand son énergie reflétait au bout d'un moment, elle était au milieu d'un essaim grouillant, d'où elle apercevait sa mère sur une chaise le long du mur. Les mains croisées sous les poignées d'un sac à main, les jambes convenablement serrées dans une jupe étroite, elle rendait insignifiant tout ce tohu-bohu. Allons, bon ! Juliette était soudain bien mélancolique, dans ce déferlement d'émotions elle avait moins de corps qu'une

algue, peut-être le fait qu'elle était exténuée y était-il pour quelque chose.

Aucun courant d'air, malgré les fenêtres ouvertes sur la rue, ne venait seulement déranger une pesante odeur de transpiration. On ne pouvait qu'aimer ces effluves piquants, avait l'habitude de lui murmurer un de ses professeurs de danse, en léchant ses petits creux de sueur dans le vestiaire après la fermeture de l'école. Ce premier amant qu'elle savait marié, Juliette avait savouré à dix-huit ans ses sombres attentions, comme s'il avait soigné son corps après l'avoir trop poussé ou l'avoir fait gémir sous l'effort. Mais elle n'avait pas le temps de se bercer de bons souvenirs non plus, elle devait prendre son chèque de paie et filer.

Devant le guichet de l'administratrice qui était aussi comptable, relationniste, concierge, directrice de tournée, arbitre, mère adoptive et flirt de rechange, trois grands corps grimaçants s'étaient déchaussés par terre, pour se pétrir la plante des pieds. Dans ses boots en lanières de suède, dans sa blouse circulaire surmontant une longue jupe tube, Juliette enviait aux autres danseurs leur demi-nudité, l'épuisement exalté qui les faisait aspirer à l'abandon complet du plus petit muscle. Elle ne se plaisait pas dans son personnage pressé de repartir, qui avait d'autres affaires en tête que la danse. Fallait-il manquer d'organisation pour se retrouver là en allant à l'aéroport ! Elle s'en détestait autant que de baigner de nouveau dans le monde de sa mère, c'était au point qu'elle perdait tout désir de bonne entente avec elle.

À la dernière minute, après avoir enjôlé madame Sully pour qu'elle lui versât le montant du chèque, Juliette a demandé d'être libérée de ses classes pendant une semaine.

Elle voyait si peu sa mère ! et sûrement les élèves ne seraient pas fâchés de travailler avec un autre membre de la troupe, ils étaient tellement anxieux de les connaître tous, Alfredo surtout, sûrement Alfredo dirait oui, qui se rongait les sangs depuis que son beau sculpteur était parti exposer à l'étranger, un brin de surmenage lui ferait du bien, à moins que Charlotte n'eût plus besoin de fric que lui, c'était à madame Sully de voir avec eux...

Juliette, qui s'entendait renoncer à son gagne-pain, était tentée de rattraper ses mots au fur et à mesure. Sa mère lui avait fait promettre de ne modifier ni son horaire ni ses plans, tant pis ! elle lui désobéissait dans l'intention de lui vouer ses journées, de la gâter pour une fois.

Elle a remis son sac de paille en bandoulière, afin de décourager les voleurs en voiture qui détroussaient les femmes au passage, mais les manieurs de canif auraient vite raison du cordon de cuir. Dans la salle à côté, les élèves de sept à douze ans inclinaient la nuque à l'unisson, prêts à révéler leur corps pendant la leçon de respiration. En t-shirts et pantalons de molleton, les yeux sur les rondeurs ballonnées qui soulevaient leurs ceintures élastiques, ils expiraient longuement par la bouche leurs petites âmes amollies, sans doute jusqu'à sentir un trou chaud entre les côtes. La voix du professeur se feutraient, approuvait leur silence tranquille. Juliette aurait dû se presser, mais elle s'est attardée, jalouse de leur détente si aisée en apparence. Elle se souvenait des essoufflements de ses premières années d'école, des rêves où elle était terrifiée d'aspirer trop ou trop peu, plongeuse empêtrée au fond d'un lac dans un buisson ondulant, certaine de s'étouffer en avalant l'eau de la nuit. Incapable de recouvrer un rythme égal, elle haletait à grands et à petits

coups frénétiques, tandis que sa gorge étranglait ses appels à l'aide, refusait de connecter le dehors au dedans. Puis un jour, sa mère avait vu à la télévision une vieille étoile de ballet moderne s'adresser à des enfants défavorisés, silhouettes grêles et genoux noueux, épaules relevées jusqu'aux oreilles comme après une froide baignade, obésités de mal nourris. La danse commençait par le souffle, professait-elle, sans respiration il n'y avait pas plus de mouvements que de paroles, jusqu'à la mort on relâchait et on contractait son corps pour laisser entrer l'énergie, les techniques du ballet utilisaient ce battement de la vie, l'inspiration qui détendait et l'expiration qui crispait, chaque chorégraphie prenait le pouls du temps... Avant peu, Juliette s'était retrouvée dans une école de ballet, dont la directrice leur rebattait les oreilles du même credo, leur apprenant d'abord à bouger à partir du bas-ventre, ce qui causait des fous rires ou faisait hausser des sourcils malins, j'accueille le jour entier dans mon bassin et je l'expulse, finies les nuits où je suffoque sur un filet d'air. Sans le savoir, Mia avait comblé un désir secret de Juliette, qui n'avait jamais admis sa lointaine fascination pour le ballet, les filles ne s'attiraient-elles pas plus de respect en jouant au football, en traînant dans les rues avec des mégots plein les poches? Brave Mia! dire qu'à l'époque elle n'avait pas encore assisté à un spectacle de danse.

S'étant enfin jetée dans l'escalier, Juliette s'est heurtée de plein fouet au chorégraphe principal. Il l'a serrée sur sa poitrine pour lui chuchoter une petite obscénité plaisante, ainsi qu'il le faisait pendant leurs séances de travail afin de la détendre. Elle a ri de bon cœur, et il lui a pincé le menton pour l'embrasser, puis ils ont continué chacun leur chemin.

Même dans les décors de tous les jours, café ou jardin public ou librairie, chaque rencontre avec lui la détournait d'elle-même, prenait la forme d'une entrave qu'elle aimait. En fait, ils ne cessaient jamais de travailler, de tenir leurs rôles où lui décidait sans compromis de son corps à elle, le pliait aux tâtonnements les plus inattendus de sa volonté, pour explorer toujours plus loin la notion de choc, car avec Zach la danse visait à un ébranlement de l'être, qui n'atteignait d'intensité comparable que dans la sexualité. Sorte de mise au défi, de mise en danger physique où Juliette entrevoyait des intentions intellectuelles, sinon la clarté d'une idée forte, la chorégraphie devait permettre au danseur de se laisser assaillir par ses émotions, de s'engouer d'elles jusqu'à suggérer l'imminence d'une révélation. Juliette, tirant fierté de ses contacts privilégiés avec Zach, qui faisaient souvent l'effet de rudoiments salutaires, de violences consenties dans l'ardeur ou de rappels à la vigilance, s'est avisée qu'elle n'avait pas annulé leur séance du surlendemain, mais l'aurait-elle pu? On ne se désengageait pas si facilement avec Zach, qui devait danser en mangeant et en dormant.

\*

Juliette s'est hâtée vers le terminus de la navette, qui ne se trouvait par chance qu'à six blocs du studio. Dans ses vêtements de ville qui convenaient peu à son rythme de jogging, elle faisait tourner bien des têtes lentes, plus distraites que curieuses, pas comme ces types qui détaient tête renversée et gorge offerte, souvent suivis d'un policier à la quincaillerie sonnante ou d'une victime effarée de colère,

ouvrant une rivière d'émoi parmi les passants. Elle pressait son petit sac sur sa cuisse pour le retenir de virevolter, heureuse de la chaleur grandissante de son corps dans le fond frais de l'air, qui semblait chargé d'un parfum de mer.

L'aisance de sa course avait fini par lui donner une impression de légèreté, lorsqu'elle s'est glissée de justesse dans l'autobus qui démarrait. Elle s'est laissée choir contre une fenêtre où, tandis que son sang se calmait, la ville que contemplerait bientôt sa mère s'est découpée en tableaux changeants. D'avance elle avait honte de vivre là, d'accepter toutes les cruautés et les incivilités pathologiques, les aberrations qui n'étonnaient plus que les étrangers. S'ils les avaient rencontrées chez eux, ils seraient sûrement tombés à genoux en se demandant où allait l'humanité. Du temps de la jeune Mia, des étals de vendeurs de pacotille infestaient-ils ainsi les trottoirs, des agents de police poussaient-ils au mur des bandes d'adolescents suspects pour les fouiller, des vélos de livreurs soufflaient-ils l'espace aux piétons plutôt que de disputer la chaussée aux taxis, des vagabonds déféquaient-ils dans les rues aux ombrages tranquilles, en levant sur le rare passant un regard flasque, vide d'excuses?

À la dernière station avant de prendre l'autoroute, un jeune costaud a bondi à la fenêtre de Juliette en hurlant, puis s'est éloigné à pas élastiques dans ses baskets munis d'une pompe à air, fier de la stupeur blanche qu'il avait provoquée. Peu après dans le tunnel du centre-ville, encore déconcertée par cette singerie d'enfant attardé, Juliette a senti monter son ressentiment. Dans le châssis noir traversé de lumières comme de fusées éclairantes, elle revoyait le visage sombre qui lui était apparu dans la vitre d'une voiture, un soir de l'été précédent, grande bouche débordante de

menaces nerveuses, canon de revolver collé à la joue. Seule sur la banquette arrière, toutes portières fermées à clé et toutes vitres levées, Juliette attendait dans une avenue commerciale déserte qu'Oleg eût fini de déménager des caisses de dossiers. Chaque fois qu'elle avait gardé ainsi une voiture la nuit, elle avait craint pareil scénario dans son for intérieur, sachant que ses précautions seraient inutiles contre une arme à feu, imaginant le coup de crosse qui ferait éclater le verre, la balle qui entrerait en ne laissant derrière elle qu'une étoile de cristal, mais allait-elle rester tapie à la maison? Et voilà que ça lui arrivait, voilà que sa vie basculait dans un cauchemar trop net, les lèvres du garçon remuaient sur une peur rageuse, aussi menaçantes que la bague métallique du canon, son long trou noir sans fond, un malheur se produisait à l'instant même. L'enfant était armé et affolé, si seulement Oleg surgissait de l'immeuble, oh non! il risquait d'attraper du plomb dans le ventre. Alors Juliette devenait un rêve d'immobilité, de calme, elle se figeait de la tête aux poignets en cherchant le regard du garçon, tandis que ses mains fourrageaient dans son sac imperceptiblement, puis elle disait «l'argent», elle articulait avec une clarté très posée «je te donne l'argent», déposant plusieurs fois ces mots-là dans les yeux farouches de l'autre, puis elle levait avec une lenteur inouïe ses mains qui tenaient des billets en éventail, «je te donne tout l'argent», va, va, ne t'inquiète pas, ça ira bien, j'apaise le gamin, va, va, je charme l'animal. Et la crosse du revolver qui fait gicler la vitre avec une fulgurance de pierre dans l'eau, et l'éclosion de diamants qui fouettent la peau dans une rafale coupante et dure, mais au cœur même de l'explosion l'argent est arraché, le besoin, l'envie et le besoin sont si forts qu'ils

restent froids. Puis l'enfant fuit sa terreur à toutes jambes, et la noirceur de la rue se referme sur elle-même, lac d'huile d'où auraient jailli la tête et les bras de deux naufragés, puis plus rien, et Juliette pleure sur sa pauvre bravoure, sur cet enfant prêt à tuer, elle pleure de colère, elle tremble, surtout elle tremble... S'il fallait que Mia fit une telle rencontre, Juliette allait l'avertir de ne porter ses bijoux dans la rue sous aucun prétexte, s'il fallait qu'on lui mît la pointe d'un couteau sur les reins ou qu'on l'étranglât par derrière, lâche ton sac ! le souffle excité d'un inconnu dans son oreille, tes bagues ! sa gorge harnachée par un coude maigre et sale. Mais sa mère n'était pas ignorante des périls de la ville, pas écervelée ni fragile, elle n'attirait pas plus qu'une autre les ennuis. Juliette pouvait appréhender une mésaventure, mais pas se tourmenter jusqu'aux crampes d'estomac, pas se soucier comme une mère de sa mère, à cinquante ans Mia n'en était pas là. D'ailleurs elle-même n'avait eu qu'une seule frousse sérieuse en huit ans, cela laissait peu de probabilités pour une toute petite semaine. C'était trop dingue, ces instincts d'ange gardien qu'avait Juliette tout à coup. Si cela se passait mal ! si les vacances de Mia tournaient au désastre ou la décevaient !... À en croire les journaux et les traités de psychologie, ce ne seraient pas les occasions qui manqueraient, la mère et la fille feraient mieux de se cramponner ferme, de se montrer sous un beau jour ou de s'aimer en dépit de tout, presque sans discernement. Pour l'instant, Juliette ne pouvait que prendre des résolutions et contenir son impatience, car le bus était près de la déposer devant l'aérogare.

Un groupe inerte de parents et d'amis, de chauffeurs en chemisette blanche et casquette d'uniforme, de gens d'affaires tenant des cartons d'identité bien en vue, s'animait au débouché d'un passage aussi large qu'une avenue, chaque fois que se portait vers lui une autre ruée de voyageurs. Après le détachement précurseur des passagers de première classe, un nouvel arrivage a rempli le corridor et afflué vers le bâtiment central, longue foule compacte dont les têtes formaient au loin un fleuve ondoyant. Juliette a reconnu la chevelure abondante et bouclée de sa mère, d'un noir un peu trop soutenu pour son âge, lissée et remontée par un peigne sur une tempe. Elle a sautillé sur la pointe des pieds en la saluant bien haut de la main, mais Mia ne semblait voir devant elle que la promesse d'une semaine sans obligations ni contraintes, elle rayonnait d'une indépendance heureuse et d'une liberté momentanément retrouvée, elle n'avait pas encore d'yeux pour sa fille.

Plus la troupe grouillante avançait, plus Mia s'en détachait avec une assurance aisée, l'air épanouie de santé, au point que Juliette était choquée de sa disponibilité apparente, ou même de sa sensualité, après tout Mia était sa mère. À la manière d'une grande myope, elle a franchi la barrière de sécurité avant de manifester un étonnement fugace, petit choc sombre du retour sur terre suivi d'un large sourire incertain, en apercevant Juliette qui déjà l'accueillait à bras ouverts, jetait les mains autour de ses épaules pleines, ce que tu as l'air bien, maman, tu es éblouissante. Juliette, étourdie dans la fraîcheur saisissante d'un parfum à la mode, a pressé la poitrine moelleuse de sa mère contre ses propres seins, soudain timides et enfantins. Le visage dans le foisonnement des frises laquées, raideur vaporeuse évoquant

un volumineux ouvrage de filigrane, elle a éprouvé une impression d'étrangeté, car les effusions n'étaient pas chose fréquente entre elles, il n'y avait bien que dans les aéro-gares! Bientôt, elle s'est vue enveloppée par Mia avec un mélange de confort et de malaise, il était si difficile de rester une femme auprès de sa mère, si douloureusement tentant de retomber en enfance.

Alors là! je comprends que tu aies envie de la grande ville, a dit Juliette en défaisant son étreinte pour contempler Mia, bien sûr que ta fille te manquait, mais regarde-toi!... Sais-tu que tu es belle à faire peur? je n'aurais jamais pensé te voir un jour en jean... Et ce teint de plein air, ici la peau se brouille, tu t'en souviens?... Est-ce que tu rajeunirais loin de tes enfants? Tout de même, ce que je suis contente!...

Mia se laissait embrasser, cajoler et flatter, amusée par Juliette qui de temps à autre lui passait le dos de la main sur une joue, pour mieux en comprendre la douceur translucide, le rose mollet aux rides moins discrètes. Elle était excitée d'être là, cela se voyait, mais elle ne retournait pas les épanchements de sa fille, attendait avec un plaisir contenu que cela lui passât. La tête haute, mais les épaules et les bras tombants, elle affichait une indulgence maternelle sans illusions, considérant peut-être même ces transports amoureux avec un brin de méfiance. Ou si Juliette en remettait par manque de sécurité?

Toi, tu as un peu maigri, s'est enfin inquiétée Mia, sachant que cela tempérerait les ardeurs de Juliette. «Ma fille, la danseuse»... Bah! si tu n'es pas malade, n'est-ce pas? Quelle taille menue ça te fait! il ne reste pas une once de gras sous cette peau d'ange. Si l'une de nous embellit,

c'est toi. Il faut aimer ses muscles, ou plutôt s'en être entichée, pour se dépenser autant à danser. À propos, tu voudras bien que j'assiste à une répétition, comme autrefois?... Et Oleg, comment va-t-il?

Parti en mer, s'est contentée de répondre Juliette, que la perspective d'une visite de Mia au studio hérissait. C'était sa mère qui l'avait conduite à ses premiers cours de ballet, pourtant Juliette doutait qu'elle saisît de quoi retournait la danse contemporaine. Avait-elle seulement idée des émotions brutes qu'exposait cet art? de la vérité de chaque mouvement qui était sa nudité, son impudeur? de la tyrannie de l'essentiel qui faisait de chaque spectacle une audace pure? des balbutiements éreintants de la création? de la malléabilité du corps qui prenait les voies d'une soumission suprême, résolue ou éperdue? D'ailleurs, ne s'offenseraient-elle pas des procédés de Zach? ne prendrait-elle pas sa fille pour la bête de somme du chorégraphe?

Ah bon, en mer... Est-ce qu'il n'en rentrait pas quand j'ai téléphoné? Moi qui étais curieuse de le revoir, il faudra que tu me donnes une photo de vous deux, sinon j'aurai du mal à le reconnaître la prochaine fois. Vous ne vous êtes pas querellés au moins?

J'ai cru qu'il dérangerait, a fait Juliette après une hésitation. L'appartement est petit, Oleg tend à se répandre dans toutes les pièces, il n'a pas tellement le sens de l'ordre. Et puis il nous aurait distraites l'une de l'autre, il ne vient pas du même cocon, n'a pas été découpé dans la même peau. Il aurait eu trop à faire pour entrer dans notre intimité. Alors, je lui ai suggéré de bousculer un peu son calendrier, et il est reparti sans faire d'histoires...

Sur la défensive, surprise de se sentir attaquée, Juliette en a rajouté. D'ailleurs, le métier d'Oleg était fascinant. Il fallait entendre l'«aquanaute» parler des océans moins bleus qu'avant, des forêts qui ne figuraient sur aucune carte, des pieuvres qui vivaient dans l'obscurité totale aussi énormes que des autobus, des sols mouvants où on croyait évoluer sur une autre planète, parmi des milliers de spécimens inconnus, des profondeurs vierges qu'on explorait dans des monoplaces en se sentant voler à travers la mer, comme si on avait décollé de la terre en prenant son essor vers le bas, des poissons qu'on pouvait côtoyer pendant des heures jusqu'à leur prêter une personnalité, oh! Mia ne devait pas rire, il y en avait même qui se laissaient enlacer comme de gros bébés, elle verrait le portrait sur sa commode, c'était touchant!... Mais ce serait pour sa prochaine visite, car elle n'attendrait pas des années avant de revenir?

Ma pauvre Juliette, a lâché Mia. Si jamais tu as des enfants, j'espère que tu ne les enverras pas de la maison dès que je m'annoncerai. Je t'avais pourtant dit de ne rien changer à tes plans, j'ai tant à faire de mon côté, tant de petits projets.

Mia paraissait déçue, vexée de ce que sa venue ne fût pas la chose la plus naturelle du monde, même si c'était la première fois qu'elle descendait chez sa fille et son amant. Peut-être les voyait-elle garder leurs distances par crainte de frictions, de désaccords bénins rendant la vie impossible? peut-être s'imaginait-elle qu'Oleg avait pris la fuite? Mais comment aurait-elle deviné que Juliette ne voulait que contrôler, en tous points, sa rencontre avec sa mère, le spectacle qu'elle donnerait d'elle-même?

Enfin! ne restons pas au milieu du passage comme ça, c'est gênant. Allons plutôt chercher mes valises, a suggéré Mia en prenant le coude de Juliette, pour la conduire vers l'escalier roulant. Et ta troupe de danse, tu t'y sens toujours à ta place? Tu travailles dur?...

Juliette ramenait un chariot vers le carrousel à bagages, lorsqu'elle a été frappée de nouveau par le charme imposant de Mia qui l'attendait devant la bouche du convoyeur, un pied sur un sac renflé comme sur une prise de chasse. Dans le jean blanc qui lui serrait les jambes, dans le tricot beige à mailles distendues qui lui descendait à mi-cuisses et dont les manches étaient retroussées sur de larges bracelets dorés, surchargés de pierres semi-précieuses, dans les sandales au bout desquelles ses gros orteils poussaient des rondeurs de raisins noirs, elle avait l'air d'une banlieusarde satisfaite de son sort, mais dépourvue d'arrogance.

Sa valise a finalement culbuté sur le ruban mécanique, suivie d'une housse à vêtements assortie et d'une valise plus petite, puis d'un sac de voyage et d'une mallette. C'est ta garde-robe d'été entière? a plaisanté Juliette, en donnant un coup de reins pour soulever la pullman et la glisser sur le chariot. Si tu veux porter tout ce qu'il y a là-dedans, tu devras te changer cinq fois par jour. Surtout qu'avec l'effet de serre, moins on en a sur le dos et mieux on se trouve. Dans pas si longtemps, on attendra les autobus sous des cocotiers, c'est Oleg qui le dit... À quoi Mia a répondu qu'elle avait l'intention de se dorloter, les vacances étaient faites pour ça. Au lieu d'essayer de rationaliser ses besoins, elle avait pris ce qui lui tombait sous la main, et puis qui savait si elle n'allait pas faire de grandes sorties?

---

Juliette a ressenti un pincement au ventre, la mauvaise hôtesse n'avait pas tout prévu. Tentée de demander quelle sorte de grandes sorties, elle a pris le parti d'esquisser un sourire flatté, de ne pas s'inquiéter de cela pour l'instant. Au sortir de l'aérogare elle a commencé de s'acheminer vers l'abribus, mais Mia l'a retenue.

Prenons un taxi, a-t-elle proposé doucement, je ne viens pas assez souvent... Je préfère être seule avec toi, arriver dans une voiture impatiente et nerveuse, tu sais, comme ils font, ces chauffeurs avec qui on roule en se tenant le cœur. J'ai tellement envie de ça, on pourrait peut-être même prétendre qu'on est pressées?



---

GILLES ARCHAMBAULT

*Journal en mars*

1<sup>er</sup> mars

Mes petites-filles me bouleversent. Quand elles viennent à la maison, je n'ai d'yeux que pour elles. Je donnerais tout pour qu'elles soient heureuses. Le bonheur? Je ne sais pas au juste ce que c'est. Ni le leur ni le mien. Je me prends toutefois à espérer qu'elles conservent, ces enfants, le plus longtemps possible cette faculté d'émerveillement qui les possède à l'heure d'aujourd'hui. Elles deviendront des femmes. Je ne serai plus alors qu'un vieillard. C'est le cours des planètes qui le veut. Je ne vais quand même pas souhaiter qu'elles ne deviennent pas d'éblouissantes jeunes femmes. J'ai moi aussi eu mes vingt ans, après tout. Qu'ils aient été gâchés doit bien dépendre un peu de moi, non?

2 mars

Je ne prends plus jamais la rue de La Montagne sans penser à ce vendredi 27 octobre où des *Canadiens* sont venus nous hurler leur amour. Nul doute, ce jour-là, Montréal

était occupé. La grande tristesse qui m'emplit lorsque je m'aperçus que l'agent qui dirigeait la circulation était un bénévole et qu'il parlait ma langue. Un autre, me suis-je dit, qui aurait pris parti pour Vichy pendant les années de l'Occupation.

3 mars

Une visite à l'hôpital. Une préposée à l'inscription poursuit une conversation d'ordre personnel. Elle y fait mention d'assistés sociaux abusifs. Ils le sont à peu près tous, selon elle. S'apercevant de ma présence, elle n'en continue pas moins l'entretien. Comme je ne bouge pas, elle se décide à prendre congé de son interlocutrice. Je lui tends un formulaire. Elle ne tarde pas à me vilipender. Selon elle, je n'ai pas donné les détails pertinents au téléphone. Il me faudra revenir le matin. Et à jeun. Je lui représente en pure perte que j'aurais volontiers répondu aux questions nécessaires si on me les avait posées. Elle n'est plus intéressée, devient insolente. Je ne demande pas mon reste et je quitte les lieux. Ma révolte fait long feu. Après tout, ce n'est peut-être que le début de la vieillesse. Aussi bien m'habituer aux attitudes insolentes. Me souvenir de ma mère et de ce crétin d'infirmier qui la tutoyait.

4 mars

Je n'ai jamais tenu de journal. Toutefois je rêvasse à longueur de journée, je ressasse mon passé sans arrêt. Parfois, j'écris une phrase, un mot pour ne pas oublier. J'en ferai une chronique, une nouvelle, un roman. Toute ma vie, je me suis comporté comme si le journal intime que j'écrirais

me priverait d'un accès à la fiction. Il y a longtemps, très longtemps, il y avait aussi cette impossibilité d'écrire certaines choses, confessions que je refusais de me faire à moi-même. Je n'aimais pas l'individu que j'étais. Je me suis acclimaté à moi-même en quelque sorte. On s'habitue à tout et à tous.

5 mars

De toute évidence, l'homme est sud-américain. Il donne la main à une petite fille de cinq ou six ans. L'enfant sourit, l'homme la regarde d'un air attendri. Leur tenue vestimentaire en dit long sur leur état de fortune. De pauvres gens. D'avance, je suis plein de compassion pour eux. Pourtant, je crains qu'eux aussi ne m'entraînent vers cet état de misère venu d'Ottawa. Jamais, je ne serai un zélateur du multiculturalisme officiel.

6 mars

Il arrive de plus en plus qu'on s'adresse à moi comme à un écrivain vieillissant. Bien sûr, je le prends plutôt mal. Il arrive que je me sente jeune, surtout lorsque les ennuis de santé ne m'importunent pas trop. Et puis, je suis toujours aussi peu sûr de moi. Je sais que dans trois mois ou quatre, je me mettrai à un roman qui me démontrera sans l'ombre d'un doute que je suis un débutant. Qu'importe que le novice se souvienne de certains échecs.

7 mars

Un lancement. Redoutable expérience pour les timorés dans mon genre. On se salue, on échange quelques mots. Rien de désagréable jusqu'au moment où je m'aperçois du

manège d'un invité. Écrivain dont le prestige dépasse la qualité de ses productions, il se dirige d'office vers les personnalités qu'il convient à cette heure d'avoir dans ses relations. Je pars tôt, dégoûté. J'ai le cœur trop tendre.

8 mars

Retour à New York. La ville me fascine toujours. Je traque comme un insensé les vestiges de ce qu'elle a été vers 1952. J'y recherchais alors une influence du jazz, que je n'ai pas trouvée. Il y avait pourtant le *Birdland*, boîte nommée en l'honneur de Charlie Parker. J'y étais allé, impressionné comme il n'est pas possible. J'ignorais alors que, plus de quarante ans plus tard, je serais cet homme aux cheveux blancs qui, en baskets, arpenterait *Times Square* comme un fantôme. Un heureux séjour quand même.

9 mars

J'ai écrit un livre dont ma mère était le centre. Combien de choses tues, inconsciemment ou non? Aucune importance à vrai dire. Je ne conserve qu'une seule image de cette femme. Elle a vingt-cinq ans, je reviens de l'école. Pour l'heure du déjeuner. Le père est absent. Tous les deux, nous allons partager une boîte de soupe aux tomates. L'émotion que j'ai ressentie, l'autre jour, quand j'ai appris que Brassens, en visite au Québec, aimait lui aussi ce potage en conserve. J'ai alors revu ma mère, pour moi toute la poésie du monde.

10 mars

J'ai déjà été un jeune auteur. L'épithète qu'on accueillait au mot «auteur» m'énervait. Maintenant que je suis

devenu un vieil auteur, je ne prise pas davantage l'adjectif que l'on joint à la désignation. Du chemin a été parcouru. Que m'en reste-t-il? De vagues souvenirs, des déceptions, des déconvenues. Je préfère ne pas m'attarder à ces détails. J'ai voulu écrire, j'ai écrit. Rien ne compte au-delà. Je ne me plains de rien. Quand il m'arrive de publier, je ne peux m'empêcher de noter toutefois que le plaisir que j'ai à tenir le livre sorti des presses n'a rien à voir avec la plénitude (éphémère) que j'ai ressentie en 1963 à la publication de mon premier livre. Vieillir veut aussi dire que nos joies n'ont rien d'inédit. Tout s'est déjà passé. Aussi bien se dire que c'est bien ainsi.

11 mars

Depuis vingt ans peut-être, je rédige des chroniques. L'occupation est modeste. Il y a des façons plus évidentes d'être tenu pour un auteur important. Mais rien n'y fait, je ne peux résister à ce qui est pour moi un plaisir et une façon d'être. Je ne fais jamais de manières à propos de la difficulté que j'éprouverais à trouver des situations à exploiter, des points de vue. Tout me vient facilement. La difficulté — quand elle existe — vient de l'écriture. La plupart du temps, il faut effleurer les sujets, les aborder de façon oblique. Ou appuyer le trait. Tout, en tout cas, pour que la chronique soit littéraire. Des journalistes, il y en a bien assez. Mon orgueil. Le seul, j'espère : être un écrivain pour qui le quotidien n'est jamais trivial. Dans les petites choses de la vie, voir l'inusité, le détail qui fait chavirer, qui fait penser à des réalités troublantes. Ça ne les empêche pas, les réalités, d'être belles et émouvantes.

12 mars

Les lieux où on a habité. Mes parents déménageaient souvent. Je les ai imités un tout petit peu quoique de façon nettement plus raisonnable. Il n'empêche qu'il me vient parfois le goût de louer une voiture et de faire en une journée le tour des logis, des appartements et des maisons que j'ai connus. Toutes ces demeures où j'avais une chambre, tous ces repaires où j'ai prétendu être chez moi. Saurais-je résister alors à la tentation de sonner à deux ou trois portes? On me répondrait, on accepterait de me laisser pénétrer dans des pièces où je ne reconnaîtrais rien. Serait-ce la seule façon efficace de me guérir de ces retours au passé qu'inlassablement je mijote? Pourtant convaincu de l'inintérêt de ces rabâchages, je retourne en esprit vers ce minable immeuble où j'ai expérimenté la misère d'être adolescent. Je sais bien que mes parents paraissaient y être heureux. Mais moi? Non, vraiment. Ce n'est certes pas là que je m'adresserais. Je me contenterais de regarder de loin. Tant mieux si un jeune homme me ressemblant n'en franchissait pas le seuil.

13 mars

Un lieu public. J'aperçois un homme à qui je ne veux vraiment pas parler. Il a publié dans un quotidien un texte qui me fait horreur. Il est trop tard pour que je batte en retraite. Au reste, il s'est avisé de ma présence, se dirige même dans ma direction, un large sourire aux lèvres. Je fais tout pour paraître de glace, ce qui n'est pas dans mes habitudes. Lui dire tout de go que son article me fait vomir, je ne saurais m'y résigner. Mais, sourire à mon tour? Non. Ses

Rocheuses, qu'il les garde pour lui. Arrive sa compagne. Elle n'a rien écrit du genre, à ma connaissance. Mais pris de panique, je lui réserve la même réception. Il n'y a pas à dire, il peut être dangereux de sortir de chez soi.

14 mars

Il y a environ trois ans, j'ai connu une période dépressive. Constants retours au passé, conscience aiguë du temps qui passe, frayeurs. Je ne trouvais d'apaisement que dans les promenades. Errances sans but. Plus rien ne m'intéressait, ni livres, ni disques, ni concerts. N'eussent été des obligations à la radio, je n'aurais pas écrit. Je ne me livrais au jeu de l'écriture qu'à la suite d'efforts répétés. Depuis quelques mois, j'ai retrouvé le plaisir qu'il y a à se retirer chez soi. La maison comme forteresse qui vous protège des maux qui viennent de l'extérieur. L'idée est de Buzzati. J'en fais mon miel. Pourtant, je devrais marcher et marcher. Tandis qu'il en est encore temps. Un jour viendra où je serai un vieillard poussif que l'on plaquera dans un fauteuil roulant. Une infirmière, que je trouverai superbe malgré tout, estimera que je suis un vieux rebut. Je l'aurai bien mérité.

15 mars

J'ai douze ans. Je suis étendu sur un canapé dans le séjour chez mes parents. À la radio, j'entends une chanson de Trenet: *Le Retour des saisons*. M'emplit alors une nostalgie qui ne me quittera jamais. Rien n'est aussi consolant et consternant à la fois que le retour des choses. Oui, elles reviennent les saisons. Mais dans quel état vous retrouveront-elles? Ils doivent être sublimes les printemps

quand on les observe à quatre-vingt-quatre ans. Sublimes mais combien cruels. Mon père et ma mère, pourquoi vous êtes-vous aimés?

16 mars

J'aime lire des biographies. Pas tellement les entreprises dites «à l'américaine», dans lesquelles un auteur méticuleux retrace à la petite journée la vie d'un écrivain. Qu'on m'épargne les notes de blanchisserie et les parties de jambes en l'air. Ne m'intéressent que les aléas de la publication. Pas de psychologisme surtout. Et que l'on ne se sente pas tenu de faire long. Lecteur intéressé, je ne crois tout de même pas que le biographe le plus consciencieux puisse arriver à rendre compte de ce qu'est une vie. Tant de choses sont cachées. Et c'est tant mieux.

17 mars

Je dois avoir seize ans. Dix-sept peut-être. Ayant écrit un texte dramatique, je forme le projet de le soumettre à un comédien alors au faite de sa renommée. Je fais le pied de grue à la porte de la station de radio qui l'emploie. Dès que je l'aperçois, je l'aborde. Ce que j'ai dit, je ne m'en souviens plus. Le manuscrit change de mains. Des semaines et des semaines d'attente, pas de nouvelles. À force d'insister, je récupère mon manuscrit. Aucune note de lecture, pas de lettre d'excuses. Je me suis révolté à l'époque. Plus de quarante ans après, je ne ressens plus pour cet acteur qu'un sentiment qui ressemble au mépris. Un petit homme vraiment. Je ne suis même pas heureux qu'il soit vite tombé dans l'oubli. Il n'y a pas à dire, j'avais mauvais goût, je

manquais de jugement et je ne savais certes pas écrire des dialogues convenables.

18 mars

Un soir d'été vers 1938. Nous habitons un quartier ouvrier dont les rues sont mal éclairées. Mon père me met au défi d'aller seul chercher de la crème glacée. Il doit être neuf heures. Le marchand a pignon sur rue non loin d'une taverne d'où sortent parfois des clients fort éméchés. Mes parents m'en ont parlé, mais j'ai décidé de ne pas avoir peur. Il me semble pourtant qu'il y a des ombres qui me surveillent, que l'une d'elles va bondir. Je n'en mène pas large. Je fais l'emplette convenue, retourne sur mes pas. Tout aussi affolé. C'est alors que mon père, qui m'a surveillé à mon insu, décide de me faire sursauter. De ce jour, m'est restée une appréhension marquée pour tout ce qui relève du canular. Je n'aime pas qu'on prenne les autres par surprise, que l'on profite d'une situation privilégiée pour dominer. Ceux qui ne parviennent pas à faire rire par d'autres moyens me paraissent pitoyables.

19 mars

Je dois me rendre à un lancement. Le premier depuis des mois. Je suis seul. Arrivé à la porte du bar où doit se dérouler l'événement, j'apprends que j'ai une heure d'avance. Quel sentiment de libération : je pourrai rentrer chez moi. Pas question d'attendre. Pourtant, je suis triste. Je me sens exclu. Une fête se déroulera à laquelle je ne participerai pas. Je prends tout de suite la décision d'assister coûte que coûte

au prochain lancement. Il est prévu pour la semaine suivante. Je m'y rends, m'y ennuie comme d'habitude. Mais au moins, je me suis mêlé à des gens qui n'ont rien d'hostile. Certains m'indiffèrent, je les indiffère tout autant. Il y a les autres — quelques-uns — que je retrouve avec plaisir et avec qui j'échange des phrases anodines. Il y aurait tant à dire. Mais pas dans cette atmosphère. Il faudrait prendre rendez-vous, donner des dates, avancer des lieux. On est vague. Et on mourra dans la solitude.

20 mars

La mort, on en parle peu. Plus l'année de ma naissance s'éloigne, moins je me préoccupe de celle de ma mort. Un souhait qui n'a pas varié depuis longtemps : qu'elle survienne rapidement. Dans ma vingtaine, je croyais plutôt qu'il serait bon que ma disparition soit précédée d'une période de méditation. Je m'y serais préparé. Je crois savoir maintenant qu'on ne se prépare pas à l'inéluctable, qu'on se présente devant le néant nu comme un ver. Nos expériences ? Elles ne comptent pas. Notre sagesse ? Nulle. Et comme on ne s'attend pas à rencontrer son « Créateur », à quoi serviraient les bilans, les examens de conscience. Continuons comme si de rien n'était. Tant qu'il y aura la lecture, la musique, le vin, la beauté des choses et des êtres, il est déplacé de songer à l'inconnu.

21 mars

Il est peu de voyages dont je n'aie rapporté un souvenir. Douce habitude que je n'ai jamais regrettée. Sur ma

table de travail, une médaille représentant les traits de Kafka. Je me la suis procurée à Lisbonne vers 1974. Il aurait suffi que je n'entre pas dans une librairie pour que je fasse l'impasse sur ce petit objet sans valeur que je contemple si souvent et qui me soutient aux moments de doute. Les rayons de ma bibliothèque, les étagères sur lesquelles je range mes disques sont pleins de ces babioles. Rien de précieux. Sauf pour moi. Ces objets me font cortège.

22 mars

Je n'ai jamais compris qu'un écrivain parle de «son» œuvre. Ses livres, à la rigueur. Mais s'imaginer que ses romans franchiront l'épreuve du temps, qu'ils constituent un «corpus» comme on dit à l'Université, voilà qui me désole. Pour ce qui est de moi, je m'efforce d'être ému à la pensée qu'un lecteur choisisse un de mes livres un après-midi d'été plutôt que *La Chartreuse* ou *Madame Bovary*. Il me donne cette preuve de confiance. Tant mieux si je ne le déçois pas trop. Mon œuvre? J'ignore tout de cette éventuelle réalité. Des livres, oui, mais que j'ai depuis longtemps oubliés. Une seule vérité. Je voulais écrire, j'ai écrit.

23 mars

Plus de trente ans que mon père est mort. J'ai depuis longtemps fait la paix avec lui. Certains jours, j'en deviens même un peu sot. Je me mets à regretter des attitudes intransigeantes que j'ai adoptées. Avec un petit effort, je me serais approché. La glace aurait été rompue. Je m'attendris. C'est à ce moment que me reviennent en mémoire des souvenirs.

Non, jamais il ne sera question d'accepter certaines choses. Il a été celui qui domine de façon abusive, qui écrase. J'en porte encore les stigmates. Certes, ce n'est pas une raison pour lui en vouloir. Mais lui donner un *satisfecit*, jamais.

24 mars

J'ai toujours été fasciné par les femmes. Leur beauté, comment ne pas en être bouleversé? Mais aussi leur façon de se comporter, de se mouvoir, de réagir, de sourire. Toujours en moi également le désir de leur plaire en toutes circonstances. Faire la cour? Je n'ai jamais su. Ni même souhaité posséder cette science. Plaire, oui certes. L'âge venant, que me reste-t-il sinon une fascination mêlée de tristesse? Je me sens de plus en plus en dehors du coup. Je peux continuer d'être observateur, mais il ne faut pas insister. On me jugerait. Tranquillement, sans faire de bruit, on se dirige vers l'empire du silence. Avec en tête ce qui ressemble à du désir.

25 mars

L'homme n'a pas encore quarante ans. Depuis quelques années, il nous rend le service de déblayer l'hiver notre entrée de porte. Il y a trois ans peut-être, il nous avait présenté sa femme et leur enfant. Un nouveau-né. Après quinze ans de vie commune, ils avaient décidé d'avoir une progéniture. L'an dernier, sa compagne est morte de leucémie. Quand il m'a annoncé la nouvelle, il avait l'œil humide. J'ai balbutié des sottises. Je me souvenais trop d'un couple qui donnait tous les signes de l'amour. Je me suis tout à coup senti coupable d'être vivant.

26 mars

J'ai longtemps pensé qu'un ami était quelqu'un que je pourrais déranger au moindre signe de désarroi. Je me sentais tout aussi disponible. La trentaine venue, je me suis rendu compte que les obligations de la vie, les habitudes, les durcissements inévitables rendaient plus improbables les démarches insolites. Un tel supporterait une fois ou deux d'être tiré du lit en pleine nuit, mais qu'en penserait sa compagne? Souhaiterais-je vider mon compte en banque pour aider un ami dans la dèche? Alors on se dirige vers l'inéluctable en étant parcimonieux. On demande: «Comment ça va?» Et on craint trop souvent que la réponse ne soit trop complexe. On sait si bien que rien ne va, que rien ne pourra jamais aller, pourquoi continuer à jouer la comédie? Pourtant on sait qu'on continue d'être bercé par un sentiment profond d'amitié. On est moins disponible, voilà tout. Notre propre désespoir a parfois de ces exigences.

27 mars

Je ne me suis pas privé dans le passé d'évoquer les misères de la société québécoise. Il fut même un temps — court — où je ne voyais qu'elles. J'en suis à m'interdire la moindre réserve sur mes compatriotes tant il est devenu courant de nous vilipender. À entendre la rumeur, nous serions racistes, xénophobes, mauvais gestionnaires, mal dégrossis. Le premier journaliste venu se pose en justicier. On pratique l'autoflagellation avec une constance soutenue. Que va-t-on penser de nous? se demande-t-on sans cesse. Pendant ce temps, les médias de langue anglaise nous

tombent dessus sans vergogne. Qu'on ne me demande pas de me joindre à ces salauds.

28 mars

J'ai dû comparaître devant des jeunes cégépiens participant à un marathon d'écriture. J'étais bien embêté. Leur parler comme si j'avais leur âge? Foutaise. Jouer les vieillards condescendants? Foutaise également. Alors, j'ai bafouillé comme on bafouille à mon âge, ému de sentir ces regards illuminés. J'ai dû évoquer le plaisir qu'il y a à écrire lorsqu'on a perdu toute conscience du temps. Ai-je trop insisté sur l'impression que j'ai, devant tout roman à entreprendre, d'être un débutant? Comment écrit-on? Pourquoi écrit-on? Questions sans réponses mais qui m'ont permis cet après-midi-là d'être serein. Ce qui a été l'une de mes passions, l'écrit, d'autres personnes, plus jeunes, autres que l'homme timoré que j'ai trop longtemps été, s'en chargeraient. Elles produiraient des œuvres qui deviendraient peut-être le reflet de leur génération. Vite! qu'on m'appelle un taxi pour que je puisse songer à loisir au réconfort qu'apporte parfois son destin d'écrivain vieillissant.

29 mars

Je n'éprouve pas une attirance particulière pour les hommes politiques. Bien prêt à admettre qu'on les ridiculise un peu trop aisément, un peu trop lâchement puisque celui qui se livre au jeu de la moquerie ne risque rien, je n'ai jamais rien fait pour m'approcher d'eux. Ils participent d'un monde qui n'est pas le mien. Il me semble toutefois que la

rumeur qui fait de Jacques Parizeau un xénophobe à abattre est injuste. Je suis un peu outré qu'on ne se soit pas levé pour le défendre. Cet homme-là est aussi raciste que l'est la machine à écrire sur laquelle je tape actuellement. Il n'a eu que la maladresse de dire sur le mauvais ton, et au mauvais moment, une vérité que tout le monde admet. Le reste, le salissement d'une vie tout entière, la mise au ban, n'est que le reflet d'un réflexe purement québécois ou plutôt canadien-français : qu'est-ce que les autres vont dire de nous ? Vous devriez savoir ce qu'ils disent de vous, lisez la *Gazette* ou le *Globe & Mail*. Mais pas trop souvent. Les yeux et le cœur, vous savez...

30 mars

Mon travail m'amène à fréquenter la tour de Radio-Canada. Il arrive de plus en plus souvent qu'au détour d'un corridor je fasse la rencontre d'un ex-collègue qui m'apprend qu'il prend sa retraite. Parfois, on me dit qu'un tel est mort de cancer, qu'un autre croupit dans l'ennui. Pourtant, je dois l'avouer, ce ne sont pas tant les humains qui me préoccupent la plupart du temps que les changements que l'on apporte à la disposition des lieux ou l'instauration de nouvelles politiques. Il me semble assister à une évolution dont je suis exclu. Viendra un temps (proche) où je ne reconnaitrai plus rien. Il sera temps alors de rester chez moi.

31 mars

Quand on me parle d'*Un après-midi de septembre*, je revois inmanquablement les jours sombres pendant lesquels j'ai travaillé à cette évocation de la mort de ma

mère. Puissé-je ne jamais connaître à nouveau cette désespérance-là! Était-ce ma pauvre vieille que je pleurais ou ce qui était advenu au pitoyable fils que j'étais? Plus violent, je me serais suicidé. Mais je suis de la race des faux doux, de ceux qui se tortureront jusqu'à la fin pour connaître une ou deux passions supplémentaires. Peut-être. Sinon, ce sera la vie végétative, remplie de souvenirs douloureux.

# TYPO

## Classiques et contemporains



ROMAN



**LOUISE  
MAHEUX-FORCIER**

*Une forêt pour Zoé*

210 p. 12,95 \$

«Un saut périlleux, terriblement gratuit et sauvage, d'une grande perfection formelle; le cœur dévoré d'amour, il s'agit ni plus ni moins d'aller rouler dans les étoiles; mais l'auteur n'est pas dupe.»

«J'aime, chez Louise Maheux-Forcier, cette sobriété dans l'excès qui donne au roman son plein poids, son implacable vérité et fait oublier que tout cela est patiemment construit.»

RÉGINALD MARTEL, *La Presse*



NOUVELLES



**MICHELINE  
LA FRANCE**

*Le Fils d'Ariane*

112 p. 9,95 \$

Il est rare de trouver un recueil de nouvelles qui apporte un plaisir total, c'est-à-dire où l'art de la nouvelle, plus complexe qu'on ne le croit, trouve une écriture conforme à ses fins: proposer un univers qui sache imposer sa fascination dans l'espace et le temps réduits qui lui sont alloués, ou même en donner la nostalgie une fois la lecture achevée. C'est pourtant ce qui arrive avec l'excellent recueil que vient de publier Micheline La France.

MADELINE OUELLETTE-MICHALSKÁ,  
*Le Devoir*

*Ouvrage composé par  
Mégatexte  
Imprimé par  
AGMV Inc.  
le dix août  
mil neuf cent quatre-vingt-seize.*

Imprimé au Canada  
Printed in Canada



Fondée en 1954, «la doyenne des revues littéraires du Québec», *Écrits du Canada français*, se nomme désormais *les écrits*. Fidèle à sa mission première, elle publie sans aucune restriction de genre des textes inédits d'écrivains d'ici et de l'étranger.